
JEAN-CLAUDE CASTEX
Le gros lot

Le gros lot

Merci au Conseil des Arts du Canada
et au Conseil des Arts du Manitoba
pour l'appui financier apporté
à la publication de cet ouvrage.

Illustrations : Philippe Dupas

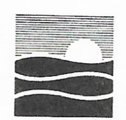
Castex, Jean-Claude, 1941-
Le gros lot
ISBN : 0-920944-77-9
1. Titre.
PS8555.A85G7 1988 jC843'.54 C88-098085-0
PZ23.C37Gr 1988

Directeurs : Annette Saint-Pierre et Georges Damphousse

Dépôt légal à la Bibliothèque Nationale d'Ottawa
3e trimestre 1988

Jean-Claude Castex

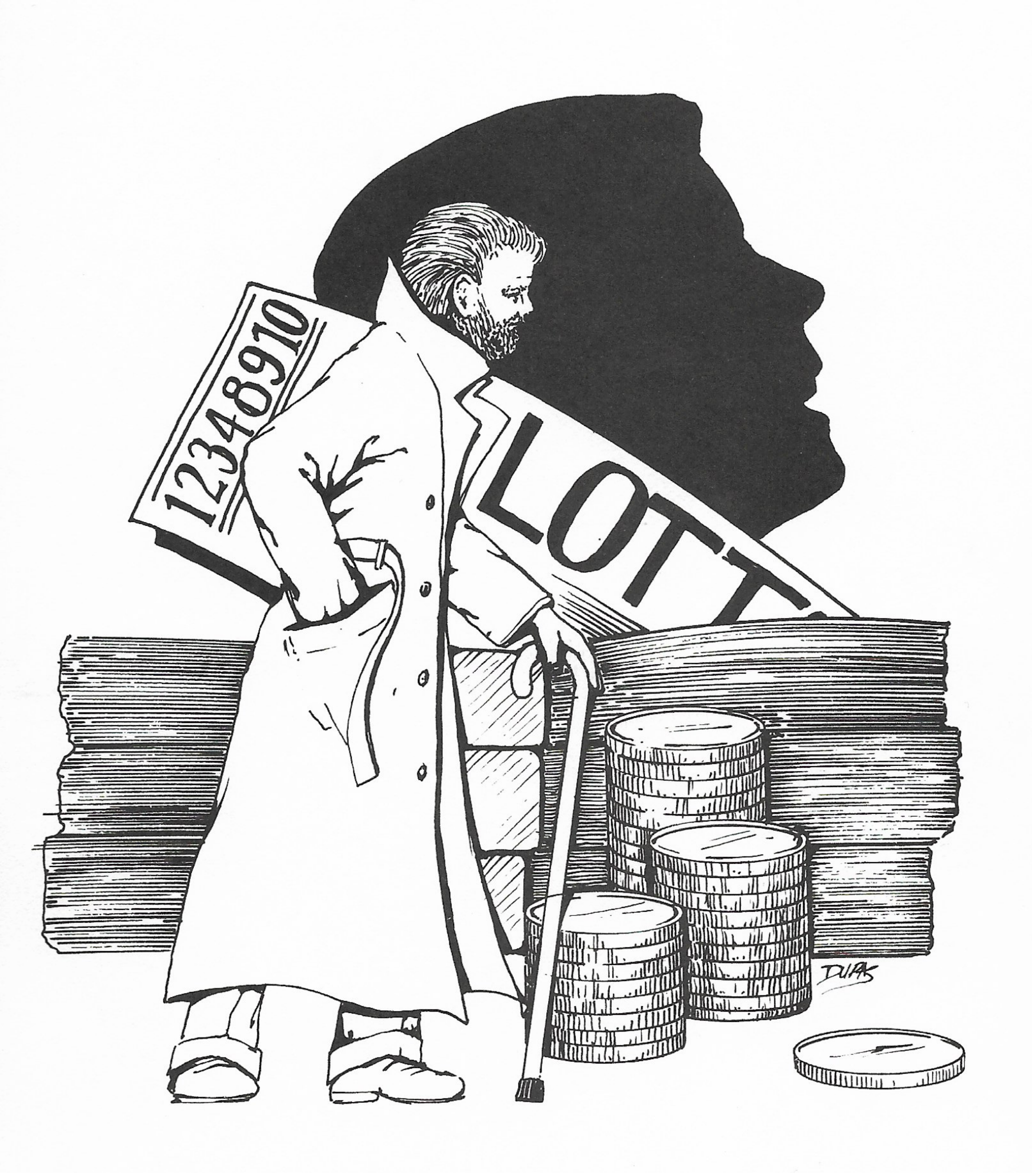
Le gros lot



Éditions des Plaines
C.P. 123
Saint-Boniface (Manitoba)
R2H 3B4

Première partie

Le gros lot


12348910
LOTT

Le gros lot

Il y a quelques mois, je terminais des achats dans un grand magasin de Vancouver, lorsqu'un bruit de fuite précipitée attira mon attention. Un voleur venait de se faire prendre la main dans le sac. Un vieux monsieur, à l'air un peu misérable dut venir avec moi au bureau de la Sécurité pour témoigner.

— Quelle honte! dis-je, en marchant.

— Oh! Ne condamnez pas, Monsieur! Personne n'est à l'abri de la malhonnêteté...

— Je vous demande bien pardon, Monsieur! Je n'ai jamais volé dans un magasin!

— Moi non plus, mais ne vous fâchez pas. Écoutez, après le témoignage, je vous raconterai ce qui est arrivé à l'un de mes amis.

Au bureau de la Sécurité, le vieil homme s'évertua à obtenir la libération du voleur. Il proposa même de payer deux dollars et quatre-vingt-dix-neuf cents, la valeur de l'objet volé.

Le chef de la Sécurité refusa catégoriquement le compromis; et finalement, il appela la police qui vint chercher le voleur.

— Venez prendre un café à la cafétéria du magasin, je veux absolument vous raconter mon histoire, dit le vieux monsieur.

Chemin faisant, il commença son étrange récit :

— L'un de mes amis que j'appellerai Francis n'avait jamais eu de chance dans la vie. Il était un "perdant". À la moindre crise économique, il se retrouvait en chômage. Toujours le dernier à obtenir du travail, et toujours le premier à le perdre. Telle était sa destinée. Pourtant les qualités ne lui manquaient pas; il était dévoué, travailleur acharné, d'une honnêteté scrupuleuse, et toujours prêt à rendre service. Mais vous le savez, il y a des gens malchanceux! Il venait justement de recevoir une lettre l'avertissant de sa mise à pied, quelques jours avant son anniversaire de naissance quand il décida de s'offrir un modeste cadeau : un billet de loterie.

Ce jour-là, le gros lot s'élevait à quatre millions de dollars! Une fortune considérable. Non, ne riez pas! Les rêves merveilleux que procure un billet de quelques dollars rendent, à eux seuls, l'investissement rentable. Quatre millions de dollars! S'il gagnait, finie la misère! Adieu les HLM! Bonjour la grande vie! Peut-être même la guérison de son ulcère à l'estomac. Qui sait?

Francis, alors âgé de cinquante-cinq ans, avait un ami plus fortuné que lui. Jean était agent d'assurances. Il prenait Francis plus ou moins en pitié, et ce dernier lui rendait visite chaque fois qu'une dépression nerveuse frôlait son esprit. Jean vivait bien mais il était fort prudent. Il avait reçu un gros héritage, et sa fortune, presque intacte, dormait dans une banque du voisinage.

Francis appréhendait un peu la date fatidique de son anniversaire parce que son rêve de richesse prendrait fin. Comme d'habitude, il ne gagnerait rien. C'est exactement ce qui se passa. Le tirage eut lieu, et l'on annonça le numéro gagnant : 12348910. Quelle idée de sortir des numéros pareils! Rien pour lui! Tant pis! Au moins il avait joui de son rêve pendant deux semaines. C'était toujours ça de pris!

Le lendemain, il rendit visite à Jean qui le pria de l'attendre, le temps de prendre une douche. Francis circula quelques minutes dans la maison si familière de son ami. Dans la cuisine, il jeta un coup d'oeil au calendrier de la compagnie d'assurances de Jean. Pas possible! Épinglé au même clou que le calendrier, il y avait un billet de loterie. Francis lut le numéro. Son visage se crispa. Il lut et relut... Non? Mais oui, c'était bien 12348910. Une immense joie envahit son être. Il s'écria :

— Jean! Jean!

— Qu'est-ce qu'il y a?

Une sorte de folie s'empara de Francis. Quatre millions de dollars! Incroyable!

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Jean une seconde fois.

Francis voulait crier : «Tu es millionnaire!», mais aucun son ne sortait de sa bouche. Finalement, il s'entendit répondre :

— Rien, rien! Je croyais que quelqu'un avait frappé à la porte.

Que faire, que dire? Il était prisonnier de

son secret. Il décida donc de s'enfuir le plus vite possible. Se penchant contre la porte de la salle de bains, il annonça à son ami :

— Écoute, Jean, je dois partir; je viens de me rappeler que j'ai oublié d'éteindre le four chez moi.

Il partit en courant, sans attendre de réponse. Il avait besoin de réfléchir. Arrivé chez lui, il était à bout de nerfs. Que décider? Dans son esprit, le Bien et le Mal s'affrontaient avec un acharnement épuisant.

Il prit son propre billet de loterie, l'observa attentivement, imaginant que le numéro gagnant de son ami s'était substitué au sien. Le Bien disait à celui qui avait une fortune à portée de la main : «Bien mal acquis ne profite pas», et «l'argent ne fait pas le bonheur».

— Foutaise que tout cela, répliquait le Mal. Tu as eu assez de malheurs. Jean est tellement riche que son argent dort inutilement à la banque...

— Non, Francis, ajoutait le Bien. Reste honnête. Ne prends pas le chemin du Mal. Sois digne de ton passé et de tes parents...

— Absurde, ricanait le Mal. Si tu deviens riche, tu pourras faire le Bien en aidant les pauvres gens. Ton ami, lui, va mettre ces millions à la banque, et ce sont les banquiers qui en profiteront. Au fait, ce n'est pas lui que tu voles. D'ailleurs, Jean n'en souffrira pas car il ne saura jamais qu'il a gagné à la loterie.

Au cours de la nuit, le Bien et le Mal se

livrèrent un combat farouche et acharné à l'intérieur de Francis. Les arguments du Mal paraissaient plus convaincants, plus logiques et plus attirants que ceux du Bien. Par ailleurs, à mesure que s'écoulait la nuit, la voix du Bien se faisait de plus en plus lointaine. À l'aube, Francis était fatigué de la voix qui se contentait de répéter :

— Reste honnête, Francis. Sois digne de ton passé et de tes parents.

— Ah oui! digne de mon passé. Il est beau mon passé! Comment être digne de la misère?

Francis réussit facilement à se convaincre que le Mal avait raison. Oh, il ne se disait pas «Le Mal a raison», mais plutôt «les pauvres profiteront davantage de cette fortune si je la gère moi-même», ou «il faut que je sois malhonnête pour être juste et charitable». Ainsi, réussit-il à justifier son geste coupable.

Aux premiers rayons du soleil, il avait étouffé la voix de sa conscience : il était convaincu que son devoir était de s'emparer du billet de loterie. Il attendit donc fébrilement l'heure de l'ouverture des bureaux et téléphona à Jean :

— Dis, Jean, hier j'ai oublié mon carnet d'adresses chez toi. Est-ce que je peux aller le chercher?

— Mais oui, bien sûr, Francis. Tu sais où je cache la clé. Vas-y!

Il se précipita chez son ami, craignant que le billet de loterie ait été enlevé du clou. En

l'apercevant, il murmura :

— Ouf! Le gros lot y est toujours!

En un tournemain, il remplaça le billet de Jean par le sien, et retourna chez lui, l'ivresse au coeur.

Une semaine après, il était très riche. De partout, il était sollicité par des quémandeurs. Des jaloux ou des parents lui écrivaient pour la première fois, le félicitant de sa chance inouïe. Des cousins inconnus lui donnaient des «tuyaux» extraordinaires pour que son argent rapporte de quinze à vingt pour cent d'intérêt. Lui, qui n'avait eu qu'un seul ami jusque-là, s'en découvrit des centaines. Les témoignages d'affection se multipliaient et remplissaient des sacs postaux. Quelle euphorie!

Lorsque Jean le félicita avec effusion, Francis baissa les yeux en rougissant et regarda ses chaussures.

— Au moins la fortune ne te rend pas orgueilleux, toi. Tu rougis pour un rien...

— Écoute, Jean. Tu es mon meilleur ami, et je voudrais t'offrir deux millions de dollars...

— Mais... tu es fou! Je ne peux pas accepter une somme pareille.

Francis insista tant et si bien que Jean finit par accepter. Le nouveau riche donna aux pauvres des sommes considérables, combla des déshérités, et créa une fondation pour venir en aide aux fils de chômeurs qui désiraient poursuivre leurs études. Il fut aimé et respecté des pauvres. Quelqu'un lui suggéra même de poser

sa candidature pour se faire élire député de son comté. Il refusa...

Hélas! son coeur trop généreux lui joua un vilain tour. Un jour, son banquier lui téléphona pour le prévenir qu'il avait atteint le seuil de la pauvreté. Il était pauvre à nouveau.

Francis était revenu au point de départ et le remords d'avoir volé le rongeait jour et nuit.

* * *

Après que le vieil homme eut terminé son récit, nous avons quitté la cafétéria. Quelque chose m'intriguait et je lui en fis part tandis que je marchais à ses côtés :

— Il est évident que le vol ne paie pas. Mais il y a une question que je me pose. Pourquoi ce Francis a-t-il raconté son méfait?

— Mais, il ne l'a jamais avoué à personne, répondit le vieil homme avant de se perdre dans la foule...

La surprise


DUPAS

La surprise

Qui n'a pas rêvé de devenir riche? Ne suffit-il pas de voir le nombre de personnes qui achètent des billets de loterie pour conclure que tout le monde nourrit ce rêve?

Un chef d'entreprise avait eu, un jour, l'idée d'offrir un billet de loterie à chacun de ses employés, en guise de cadeau du jour de l'An. L'heureux gagnant verrait un banquier verser à son compte la somme d'un million de dollars!

Tous et chacun avaient eu droit au billet de rêve, depuis le contremaître jusqu'au préposé à l'entretien. Ce dernier recevait le salaire le plus modeste de la part de l'entreprise en dépit du fait que son travail était certainement le plus pénible de tous. De dix-sept heures à une heure du matin, il devait épousseter, ranger, brosser, astiquer, laver les planchers ou passer l'aspirateur, d'un bout à l'autre des immenses locaux de l'usine. Un travail éreintant! Et comme si cela ne suffisait pas, on exigeait qu'il se fasse veilleur de nuit jusqu'à huit heures du matin.

Il ne recevait jamais le moindre remerciement mais il lui arrivait, par contre, de trouver dans son casier des billets de ce genre :

Monsieur Caron, pour la deuxième fois, vous avez oublié de vider ma corbeille à papier. C'est inacceptable. J'espère que dorénavant vous ferez attention. N'oubliez pas que des centaines de candidats seraient prêts à nous donner une plus entière satisfaction!

Le vendredi soir, le journalier jetait un regard épuisé sur le chèque qui lui permettait à peine de survivre d'une semaine à l'autre... Sa vie était triste et sans espoir, parce qu'il n'avait pas su écouter son père qui lui répétait sans cesse :

— Étudie Paul. Étudie! Sinon tu seras "laissé-pour-compte" comme moi!

Une augmentation de salaire? Il valait mieux oublier ce mot! La révolte? Elle lui était permise, mais chez lui, après avoir bien fermé les portes!

Il vivait avec sa fille Valérie, âgée de quinze ans : son épouse avait un jour pris la clé des champs avec un bûcheron de l'Abitibi. Elle l'avait pensé riche en le voyant dépenser une fortune en une semaine de congé, alors qu'il s'agissait d'économies annuelles.

Valérie, qui aimait beaucoup son père, s'efforçait de lui témoigner mille gentillesses. Un jour, elle lui avait rimé quelques quatrains. Une autre fois, elle avait même invité sa mère à la maison. Hélas, elle l'avait beaucoup regretté.

Cette même année, à l'occasion du jour de l'An, elle avait décidé de téléphoner à son père

pour lui annoncer qu'il avait gagné un million de dollars à la loterie. Par ce mensonge, elle voulait seulement offrir quelques heures de bonheur à son cher papa.

Vers minuit, alors qu'il venait tout juste de terminer son travail, le téléphone sonna. Il entendit au bout du fil :

— Allô, Papa? C'est toi?

— Oui. Qu'est-ce qu'il y a? Je t'ai déjà dit de ne pas téléphoner ici. Si le directeur s'en rendait compte, il pourrait me mettre à la porte.

— Oui, je sais, Papa! Mais ce que j'ai à te dire vaut la peine de risquer de perdre ton emploi, crois-moi!

— Qu'as-tu à dire de si important?

— Tu sais, le billet de loterie que t'a donné ton patron...

— Oui.

— Eh bien, le 649 vient de donner les résultats du tirage. Tu as gagné le million! cria-t-elle afin de donner plus de véracité à sa nouvelle.

L'homme ne savait que dire. Une immense joie le paralysait. Il posa le combiné sur la table, et resta immobile, incapable du moindre mouvement, malgré les «Allô... allô papa» qui résonnaient dans l'appareil.

À la maison, sa fille était folle de joie. Elle avait réussi à donner quelques heures de richesse au cher papa qu'elle aimait tant!

Après ce coup de téléphone, le veilleur de

nuit était incapable de bouger tant ses idées se brouillaient dans sa tête. Les sentiments les plus contradictoires l'assaillaient; ils étaient tantôt agressifs, tantôt généreux :

— Ah! Je vais enfin pouvoir lui parler d'égal à égal à ce directeur stupide! Je vais lui dire ses quatre vérités. Ou encore :

— Je vais enfin sortir de ma pauvreté. Je vais connaître le plaisir de faire l'aumône. À mon tour, avec une petite pièce de monnaie glissée dans la main sale d'un clochard, je vais m'acheter un petit coin de paradis, la reconnaissance des pauvres, l'admiration de ceux qui me verront donner, et une haute considération de moi-même. Qu'il est agréable d'agir en chrétien lorsqu'on est riche!

Après plusieurs heures de réflexion, le veilleur de nuit décida de rentrer chez lui. Il ne travaillerait pas une minute de plus à nettoyer la crasse de ses exploiteurs.

— Ils me font horreur! dit-il, prêt à éclater de fureur.

Il enfila sa vieille veste à carreaux en murmurant :

— Il est grand temps que je m'achète un complet. Cette veste tombe en lambeaux. J'en achèterai deux dès demain matin.

Mais au moment de fermer la porte de l'usine derrière lui il se dit que, riche ou pauvre, il ferait mieux de continuer la garde jusqu'à huit heures, car il était le seul responsable.

— Je vais leur montrer, moi, que je suis capable d'effectuer mon travail jusqu'à la

dernière minute. Quand ils apprendront que leurs poubelles ont été nettoyées par un millionnaire, je me demande ce qu'ils diront.

La nuit se déroula trop lentement pour celui qui ne tenait plus en place. Il aurait aimé téléphoner à sa fille mais il n'osa pas déranger la voisine dont il utilisait le téléphone. Pour tuer le temps, le concierge se mit à imaginer tout ce qu'il ferait de son argent.

— Il faut que j'investisse dans ce qui rapporte le plus... Voyons, quelles sont les compagnies les plus rentables?

Comme il était loin d'être stupide, il trouva deux ou trois compagnies bien réputées, accusées cependant de sous-payer leurs employés. Tant pis! Il balaya l'objection du revers de la main.

— On le dit, mais ce n'est pas prouvé!

Devant l'impatience grandissante qui le dévorait, le temps paraissait s'écouler avec une lenteur accablante.

Enfin l'horloge sonna huit heures : l'ouverture de l'usine. Les employés arrivèrent les uns après les autres. Au lieu de s'en aller, le veilleur de nuit s'installa confortablement dans le fauteuil du directeur général. La secrétaire, fort étonnée de son comportement, s'exclama :

— Monsieur Caron, que faites-vous dans le bureau du directeur? Il va arriver d'un instant à l'autre!

— Ne vous en faites pas, Mademoiselle.

J'ai à parler au patron. Je l'attendrai ici, même si ça vous déplaît.

Sur ces entrefaites, le directeur arriva :

— Que faites-vous dans mon bureau?

— J'ai deux mots à vous dire et je tenais à vous attendre ici, répondit Caron d'une voix décidée.

— Mais, si je ne me trompe, vous êtes Paul Caron, le préposé à l'entretien!

— C'est bien ça!

— Ma secrétaire ne vous a pas demandé d'attendre dans le couloir?

— Si! Elle a fait son devoir...

— Bon, que voulez-vous? demanda le directeur impatient. Qu'est-ce qui me vaut votre présence dans mon bureau?

— Cher monsieur, un «préposé à l'entretien», comme vous dites, n'est pas une bête de somme. Ça fait dix ans que je travaille pour vous. J'ai droit à une semaine de congé payé, mais on insiste pour que je la refuse. Ça fait donc dix ans que je travaille sans relâche. Chaque nuit, je nettoie consciencieusement ce que vous salissez le jour. Je travaille quand les gens dorment et je dors quand ils sont éveillés. Je vis comme les hiboux, les chauves-souris, les mites! Je sacrifie ma vie pour que vous puissiez travailler dans des locaux propres. Pour toute récompense, je gagne quatorze fois moins que vous, huit fois moins que votre adjoint, et trois fois moins que votre secrétaire. Croyez-vous que je travaille quatorze fois moins fort que

vous? Pensez-vous que je mange quatorze fois moins que vous? Trouvez-vous cela juste? Je gaspille ma vie!

— Pas du tout, monsieur! dit le directeur dont l'oeil s'était durci. Tenez, je vais vous accorder une faveur : à partir d'aujourd'hui, vous ne gaspillerez plus votre vie. Je vous mets à la porte!

— Faites de l'humour sur le dos des gens simples! continua le préposé à l'entretien, sûr de lui. Vous êtes un homme tout à fait digne...

— Allez-vous-en! Rentrez chez vous et restez-y...

— Oui, mais avant de partir, je tiens à vous dire, coupa Caron d'un air autoritaire, que vous ne m'avez jamais donné la chance de prouver ma valeur. Combien de fois vous ai-je demandé d'améliorer mes conditions de travail? Vous ne m'avez jamais écouté. Aujourd'hui, c'est avec plaisir que je vous annonce que je ne suis plus intéressé à travailler chez vous. Au revoir!

— Au revoir, et sachez que vous ne trouverez jamais plus de travail dans la région; ni ici, ni ailleurs, trancha le directeur. Partout où vous irez demander du travail, vous me trouverez prêt à vous couper l'herbe sous les pieds.

— J'ai le plaisir de vous dire que vous n'aurez pas à vous donner ce mal. Je viens de gagner le million.

Caron sortit en claquant la porte.

Une heure après, sa fille lui apprenait que ces heures de richesse et de rêve avaient été son cadeau du nouvel An. Le choc fut terrible pour le pauvre homme. Il crut en mourir. Il avait perdu son emploi et la chance d'en trouver un autre. Quel malheur épouvantable!

Caron demeura prostré pendant trois jours dans l'accablement le plus complet, la détresse la plus terrible. Finalement, il décida de mettre fin à ses jours : la vie ne pouvait plus durer pour lui. Il profita de l'absence de Valérie, sa fille, pour calfeutrer ses portes et fenêtres; ensuite, il ouvrit le robinet à gaz et s'allongea sur son lit.

Lentement, l'odeur empoisonnée se répandit dans le petit appartement. Sa fille le trouverait mort! Qu'importe. Elle serait mieux seule plutôt qu'avec un raté comme lui! La mort le prenait petit à petit. Il récapitulait les événements de sa vie lorsque le téléphone sonna comme venant déjà d'un autre monde. Machinalement, il tendit le bras et décrocha :

— Oui?

— Ici, Guy Tanguay, votre ancien directeur. Bonjour, Monsieur Caron. Écoutez, j'ai appris que votre fille vous avait joué un mauvais tour. Je suis désolé pour vous. J'aimerais vous dire que vous m'avez fortement impressionné lorsque vous m'avez parlé avant votre départ. Vous paraissiez si sûr de vous, et si autoritaire. J'ai un poste de contremaître à vous offrir. Seriez-vous intéressé?

Le mensonge


DUPAS

Le mensonge

La laideur est certainement un fardeau plus pénible à supporter que la stupidité. Les gens stupides ont souvent la chance de se croire intelligents, tandis que les personnes affligées d'un handicap physique en souffrent chaque fois qu'elles observent les réactions de leur entourage à leur égard.

Margareth avait quatorze ans lorsqu'elle se rendit compte qu'elle était laide. Jusque-là sa laideur ne l'avait jamais touchée. À l'âge où l'acné fait des siennes sur les frimousses enfantines, elle se mirait de plus en plus souvent. À vrai dire, la Nature l'avait fort mal dotée. Oh! Margareth n'était pas d'une laideur repoussante, mais elle ne plaisait à personne.

Vers l'âge de vingt ans, elle regardait avec envie les garçons du voisinage faire la cour aux autres filles. Quant à elle, après quelques tentatives infructueuses, elle refusa carrément d'aller dans les discothèques de la région : elle ne pouvait pas supporter la honte de passer inaperçue du début à la fin d'une soirée. Lorsqu'un garçon l'invitait à danser, à défaut de mieux, elle en concluait que c'était par pitié. Elle décida donc de rester chez elle. De ce fait, elle se fit une réputation des plus enviables au village.

Margareth? C'est une fille extrêmement sérieuse, répétaient les mères du village à leurs fils, dans l'espoir de les voir s'y intéresser. Hélas! la remarque les faisait seulement ricaner.

Comme les jeunes filles de son âge se mariaient les unes après les autres, et qu'aucun prince, même parmi les moins charmants, ne semblait s'intéresser à elle, Margareth prétendit qu'elle voulait se faire religieuse. Mais ce n'était qu'une ruse pour sauver les apparences. En fait, à la messe dominicale, elle gardait l'oeil bien ouvert.

Ne pouvant attirer les prétendants par son visage, elle tenta de les séduire par ses qualités intellectuelles. Elle mémorisa des connaissances géographiques, des théories philosophiques, littéraires et artistiques. Malheureusement, les garçons virent en elle une telle supériorité que même ses rares amis se mirent à la fuir. Que faire? Elle aurait tant voulu vivre un roman d'amour, elle aussi!

Le jour de son anniversaire, elle eut une idée qui lui semblait merveilleuse. Il lui suffisait de trouver un correspondant de son âge, à l'étranger; ainsi, elle vivrait son roman d'amour par des relations épistolaires. Pourquoi pas?

Elle se rendit à la ville voisine et acheta des journaux français, allemands, suédois et espagnols. Après avoir soigneusement passé au crible les petites annonces sentimentales des journaux, son choix s'arrêta sur un Suédois.

Celui qui n'exigeait pas de photographie. Elle composa donc une première lettre, l'expédia au plus vite et attendit une réponse, le coeur battant. Déjà, elle se sentait heureuse de savoir qu'un homme, quelque part dans le monde, puisse penser et s'intéresser à elle.

Trois mois plus tard, arriva la réponse. Il se nommait Mark. Elle lut et relut au moins vingt fois les premiers mots : «Ma chère Marguerite». Il écrivait son nom à la française, sans doute pour le rendre plus romantique! Elle pouvait donc, elle aussi, être chère à quelqu'un! Cette seule idée la transporta de joie durant des jours entiers.

— Je sens que je l'aime déjà, ce Mark.

Elle acheta aussitôt un papier à lettre de couleur rouge et écrivit une longue missive remplie de subtiles allusions. Par malheur, dès qu'elle eut ouvert la lettre suivante, elle comprit que les problèmes allaient commencer. Une photo d'identité, glissée de l'enveloppe, était tombée sur le plancher. À peine vit-elle le visage de Mark qu'elle se sentit envahie par un mélange de joie et de peine. Elle le trouva beau, si beau qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser longuement la photographie, au risque de l'abîmer. Mais elle comprenait que, par cet envoi, Mark l'invitait à lui expédier sa photo.

Après avoir longuement réfléchi, elle décida de feindre l'oubli et de ne pas lui envoyer son portrait; elle craignait que ce geste ne mette fin à son roman d'amour. Son correspondant

répondit trois mois plus tard, plus gentil que jamais. Au bas de la page, elle lut le post-scriptum suivant : «Pourriez-vous m'envoyer une photo de vous, s'il vous plaît, j'ai si hâte de vous voir». Elle répondit aussitôt qu'elle en ferait faire une. L'important était de gagner du temps.

Son roman d'amour par correspondance lui avait déjà valu presque un an de bonheur et de rêve. N'était-ce pas merveilleux? Dans une lettre, elle raconta que le photographe avait raté les photos et qu'elle s'empresserait d'en faire reprendre d'autres. De plus en plus amoureuse, elle était prête à tout pour garder «son» Mark le plus longtemps possible.

Un jour qu'elle triait ses rares portraits dans l'espoir d'en trouver un qui la présenterait à Mark d'une façon moins désavantageuse, elle tomba sur la photo d'une de ses amies.

— Qu'elle est belle! Elle en a de la chance!

Jamais elle n'avait éprouvé avec autant de force le besoin d'être belle. Margareth s'était prise à son propre jeu : elle allait inévitablement perdre celui qu'elle aimait.

Soudain une idée folle lui traversa l'esprit : «Si je lui envoyais la photo de mon amie?». Quoique malhonnête, cette substitution lui parut justifiée puisqu'elle ne donnait à Mark qu'une fausse image d'elle-même. Après tout, c'était indispensable pour garder le coeur de celui qu'elle aimait!

La réponse de Mark fut enthousiaste. Il

devint si amoureux d'elle qu'il lui adressa des poèmes, lui trouva les noms les plus doux, les expressions les plus passionnées. Un rêve!

Quelques mois plus tard, il lui réclama une nouvelle photographie. Cette fois, elle alla rendre visite à son amie, pour la photographier. Étant donné que la jeune mariée attendait un enfant, Margareth se contenta de faire un portrait et de l'expédier à Mark.

Tout allait pour le mieux. La vie la gâtait enfin... Elle vivrait son aventure longtemps encore s'il n'en tenait qu'à elle. Un jour une lettre de Mark la troubla immensément : elle crut en perdre la raison. Il disait : Je vous aime tant que je ne puis plus vivre sans vous. J'arrive. Je prends l'avion le 15 décembre. Je n'ai qu'un désir : vous serrer dans mes bras! Je serai à Vancouver le 17 à 17 h 20.

Le rêve s'écroulait! Que faire? Elle allait le perdre, lui faire du mal... et son entourage allait se moquer d'elle. Tant de bonheur pour en arriver là!

La panique la prit mais elle fit des efforts pour se calmer.

— Voyons, ne nous énervons pas... du calme... du calme... se répétait-elle. Margareth jeta un coup d'oeil au calendrier et son sang ne fit qu'un tour :

— Il arrive demain à 17 h 20. Mon Dieu! je suis perdue! Ne sachant à quel saint se vouer, elle alla se confier à ses parents.

— Que comptes-tu faire? lui demandèrent-ils.

— Je ne sais pas encore; j'espérais recevoir un conseil de vous.

— Eh bien, prépare-toi à recevoir ton correspondant, conseilla sa mère. Il est inutile de lui envoyer un télégramme car il est en route.

— Je crois que je vais me présenter à lui comme la cousine de Margareth, et lui dire qu'elle est partie pour un mois au Mexique. Je lui tiendrai compagnie.

À l'aérogare de Vancouver, Margareth, photo en main, s'approcha de lui et demanda :

— Vous êtes bien Mark?

Le regard du voyageur se posa sur elle et la déception qu'elle y lut lui brisa le coeur :

— Je ne suis pas Margareth, s'empressa-t-elle d'ajouter. Je suis sa cousine. Elle est allée passer un mois au Mexique. Ses parents m'ont chargée de vous conduire chez eux.

Une expression de soulagement éclaira aussitôt le visage de Mark. À la ferme, sa mère qui avait préparé un magnifique repas, dit au nouvel arrivé :

— Quel dommage que vous n'ayez pas prévenu Margareth plus tôt. Nous aurions eu le temps de vous envoyer un télégramme pour vous annoncer son départ.

— C'est tout de même étonnant qu'elle ne m'ait pas parlé de ce voyage au Mexique.

— Oui, en effet. En tous cas, Marie vous fera visiter la région. Au moins, vous connaîtrez son pays.

Les jours suivants, «Marie-Margareth"

accompagna Mark dans la région de Vancouver. Ils firent la tournée de jardins botaniques, de Grouse Mountains, Victoria, Harrison Hot Springs... Sans se faire d'illusions, Margareth s'efforçait de lui plaire. Comme elle le connaissait par le contenu de ses lettres, elle lui parlait de ce qu'il aimait, et elle l'invitait aux restaurants de diverses ethnies. Ils avaient de longues conversations sur les sujets les plus variés. Quand il lui parlait de Margareth qu'il aimait, elle détournait habilement le cours de la conversation. Il semblait l'apprécier et retrouver en elle l'esprit, le raisonnement et les idées de «sa» Margareth. Son visage seul ne cadrait pas avec «elle».

Comme il avait entrepris ce long voyage dans l'intention de faire la connaissance de Margareth, il avait, dès les premiers jours, décidé d'abréger son séjour. Ainsi il passerait Noël avec ses parents.

Margareth ne pouvait s'empêcher d'espérer un miracle. Il ne s'en produisit pas. Chaque fois qu'il parlait de Margareth, ses yeux devenaient si scintillants qu'elle en ressentait un grand désarroi. Être jalouse de soi-même! N'est-ce pas le comble?

Enfin le jour du départ arriva. La jeune fille avait le coeur si gros qu'elle ne ferma pas l'oeil de la nuit. Elle conduisit Mark à l'aéroport sans dire un mot. Au moment de la quitter, il la prit par les épaules et lui murmura tout doucement :

— Marie, j'ai appris à vous connaître et je peux vous dire que j'ai beaucoup d'affection pour vous. Je regrette beaucoup de ne pas avoir vu Margareth, mais cela m'a donné l'occasion de connaître et d'apprécier sa cousine. Dites-lui que si mon coeur n'avait pas été à elle, je l'aurais donné à sa cousine, une fille intelligente, cultivée et pleine d'imagination. J'ai eu envie de rompre ma promesse envers Margareth pour vous. Mais je suis un homme d'honneur! Je n'ai qu'une parole!

En entendant ces mots, Margareth resta pétrifiée. Que faire? Dire la vérité? Il ne lui pardonnerait pas de l'avoir trompé. Continuer la supercherie? Elle perdait toute chance de se faire aimer telle qu'elle était, avec sa laideur. Que faire?

— Aurevoir Marie. J'ai été très heureux d'avoir le privilège de vous connaître. Aurevoir.

Margareth était incapable d'émettre le moindre son. Mark prit ses valises et après un dernier sourire plutôt triste, se retourna, traversa les douanes et s'engagea lentement dans le long couloir menant à l'avion.

Les yeux pleins de larmes, la fille amoureuse le regardait s'éloigner. Plusieurs fois elle essaya de crier, mais ses paroles restaient dans sa gorge. Arrivé au bout du tapis roulant, le jeune homme s'arrêta un instant, posa une valise pour adresser un dernier signe de la main. À travers les larmes, elle vit cette main

qui s'agitait pour la dernière fois dans sa vie. Elle poussa un cri désespéré :

— Mark, Mark! Reviens. C'est moi Margareth!

Étonnés, les touristes virent le voyageur lâcher ses valises et revenir en courant, les bras tendus, vers la jeune fille. Indifférents aux regards amusés des spectateurs, ils s'embrassèrent longuement. Quand ils reprirent leur souffle, Mark murmura :

— Je m'en doutais, mais je voulais que tu me le dises toi-même. Quel merveilleux Noël nous allons passer tous les deux!

Dans une nouvelle étreinte, ils entendirent un employé de l'aéroport dire en bougonnant :

— Ah! Ces amoureux! Ils oublient leurs valises n'importe où!

Les boucles d'oreilles


DUPAS

Les boucles d'oreilles

Dans un quartier pauvre de la ville de Vancouver, on pouvait encore voir, il y a vingt ans, un vieux et grand manoir aux planches disjointes et grises. Sa toiture de bardeaux de cèdre était perçée de lucarnes jadis remarquables. Une tour carrée, coiffée d'un petit toit en forme de pyramide sur lequel reposait une girouette rouillée, flanquait l'un des coins du bâtiment. Malgré son aspect vétuste, le manoir évoquait la richesse et la grandeur du passé, un peu comme ces vieillards qui marchent en gardant la tête bien droite, malgré le poids des années.

Alors que je m'étonnais de voir une maison bourgeoise construite dans un quartier aussi pauvre, un vieil homme me confia qu'autrefois cette partie de la ville regroupait les résidences des notables. Avec le temps, les riches s'étaient installés à Vancouver Nord sur les pentes surplombant la mer. Par la suite, les propriétés abandonnées avaient été remodelées et divisées en petites maisons modestes. Quelques grands manoirs, convertis d'abord en logis, étaient devenus des maisons en rangées à prix modique.

Encouragé par ma curiosité, le vieillard me

raconta l'histoire stupéfiante du dernier manoir.

Un «Klondiker», enrichi par l'or du Yukon, l'avait construit au tournant du siècle et revendu presque aussitôt à Maître Johns, un riche notaire. À l'époque, un vaste et superbe parc entourait le grand manoir. Maître Johns y vivait en compagnie de son épouse et de sa fille, entouré de l'estime et de la considération de ses nombreux amis.

Un été, Madame Johns, affligée d'une pauvre santé, fut emportée par une pleurésie.

Le notaire demeura inconsolable. Il se cloîtra dans son manoir avec sa fille âgée d'environ dix-huit ans. Le pauvre homme pleura des mois, n'acceptant ni visite ni sortie. Il préférait rester seul avec sa peine. D'ailleurs, personne ne pouvait l'aider.

— Je n'y serai pour personne, répétait-il chaque matin à l'arrivée de sa domestique.

Entretemps, il reportait toute son affection sur sa fille Lucia; il la comblait d'attentions et de cadeaux. À l'approche des fêtes de fin d'année, il avait, à l'insu de Lucia, attelé son cheval pour se rendre à Vancouver. Il désirait lui offrir un cadeau pour le nouvel An.

Il lui acheta des diamants sertis dans des boucles d'oreilles. Ce chef-d'oeuvre lui coûta une petite fortune. À l'avance, il se réjouissait de la surprise et de l'émerveillement de sa chère fille.

Que l'An nouveau tardait à venir pour

lui! Impatient, il montait plusieurs fois par jour à sa chambre, verrouillait soigneusement la grosse porte de chêne et cherchait en tâtonnant, derrière une grosse pile de draps finement brodés, le petit coffret contenant les boucles d'oreilles. Il les admirait longuement, et s'amusait à les faire miroiter, quand un rayon de soleil pénétrait dans la pièce.

— Que ces diamants sont purs et limpides! murmurait-il dans le silence de sa chambre à coucher.

Malheureusement, le destin allait lui enlever la joie de l'offrir à Lucia. Le vingt-neuf décembre, la bonne vint le trouver avec une mine si déconfite qu'il ne put s'empêcher de présager le pire.

— Qu'est-ce qu'il y a, Régina? Lucia est-elle malade?

Pour toute réponse, la bonne éclata en sanglots, incapable de parler.

— Où est-elle? cria le notaire pris de panique. Où est-elle?

— ...dans... dans sa chambre! balbutia-t-elle.

— Mon Dieu! Qu'est-il arrivé? geignit l'homme bouleversé, en montant l'escalier à la hâte.

Arrivé à la chambre de Lucia, il la vit allongée sur son lit, pâle comme une morte.

— Mais, qu'a-t-elle donc? Vite, allez chercher le médecin! Vite! cria l'homme désespéré.

Quelques minutes plus tard, deux médecins arrivèrent portant chacun une serviette

noire à boucles dorées. Ils s'installèrent près de le jeune fille, l'auscultèrent longuement sous l'oeil hagard du vieux notaire, tâtèrent son pouls et placèrent un miroir devant sa bouche entrouverte.

Rien! Pas le moindre souffle... pas le moindre espoir... Les deux médecins s'entretinrent longuement à voix basse et hochèrent souvent la tête. Finalement, l'un deux se tourna vers le notaire et lui dit, d'une voix hésitante :

— J'ai bien peur, Maître, de devoir vous annoncer une triste nouvelle...

— Elle... n'est... pas, sanglota l'homme qui paraissait âgé de cent ans...

— C'est un grand malheur! répéta inutilement le deuxième médecin.

— Elle est morte, articula doucement le docteur Gendron.

— Mais qu'a-t-elle eu pour mourir si jeune?

— Nous l'ignorons. C'est un mal inconnu. Un mauvais mal!

Le notaire ne sut rien de plus.

À cette époque, on n'embaumait pas les corps des défunts pour les exposer dans des salons funéraires, comme aujourd'hui. Avec la permission du notaire, la bonne fit venir sa mère à la maison pour l'aider à effectuer la toilette de la morte et à la vêtir.

— Tenez! Mettez-lui cette robe. J'y tiens! leur dit l'homme en présentant une robe de mariée.

— Mais... c'est une robe de...

— Oui! Je veux qu'elle soit très belle, qu'elle ait l'air heureuse pour son dernier voyage.

— Bien, Monsieur! répondit la servante.

À la fin de la soirée, après le départ des deux femmes, la figure de Lucia avait l'air d'un rayon de lumière. Son visage, reposé et pâle, resplendissait de beauté.

Toute la nuit, l'homme demeura agenouillé à côté du lit, pleurant et priant. Plongé dans un état de veille, il essayait de se convaincre que cette mort n'était qu'un mauvais rêve; que sa fille dormait et qu'elle se réveillerait le lendemain matin. Pour conjurer le sort, vers deux heures du matin, il décida d'oublier sa peine et d'essayer de dormir. Mais le sommeil lui refusa son asile rassurant. Vers deux heures du matin, il se leva donc et retourna auprès du corps de sa fille. Le lendemain, quand la bonne et sa mère retournèrent auprès de lui, elles lui préparèrent un bouillon de légumes, qu'il ne put avaler.

Les funérailles allaient avoir lieu le trente et un décembre car le climat doux de Vancouver ne permettait pas de retarder l'enterrement.

L'homme passa la deuxième nuit de veille en compagnie des deux femmes qui eurent la bonté de ne pas le laisser seul. Le lendemain après-midi, les croque-morts apportèrent un cercueil verni dans lequel ils placèrent le corps

de Lucia, recouverte d'un voile de mariée. Au moment de clouer le couvercle, Maître Johns demanda :

— Pouvez-vous attendre un instant, s'il vous plaît?

— Pourquoi? demanda l'entrepreneur.

L'homme ne répondit pas. Il disparut et revint quelques instants après en tenant religieusement dans ses mains un coffret à bijoux. Il l'ouvrit, et, devant les assistants médusés, il dit d'une voix grave :

— Tiens, ma Lucia... Je t'avais acheté un cadeau. Je te l'offre quelques heures à l'avance... Voilà... Bon voyage, ma fille. Rejoins ta mère et préparez-moi une place.

En disant ces mots, il remplaça les petites boucles d'oreilles sans valeur que portait sa fille par les magnifiques diamants, sous le regard ébloui des entrepreneurs des pompes funèbres. Ensuite, il déposa un baiser sur le front de sa fille bien-aimée.

— Voilà! Maintenant, vous pouvez fermer.

Comme c'était la veille du jour de l'An, et que la nuit tombait déjà sur l'immense cimetière, l'entrepreneur des pompes funèbres permit au fossoyeur de ne pas remplir complètement la fosse.

— Jetez quelques pelletées de terre et rentrez chez vous. Ce sera bientôt le premier de l'An. Ce n'est pas une journée pour faire un tel travail! Vous devez avoir hâte de retrouver

votre famille. Bonne année! Au revoir!

Après l'enterrement, Maître Johns retourna à son manoir pour s'y enfermer. Assis au coin du feu, il n'avait plus de larmes, tellement il en avait versé. Il faisait nuit lorsque la pluie se mit à tomber avec violence. Comme il se sentait seul! Rien ne le retenait plus sur terre. La pluie redoublait de force. Le temps n'existait plus pour le pauvre homme.

À minuit, quand l'horloge sonna douze coups, il pensa à la nouvelle année et aux cadeaux. La joie des hommes lui devint insupportable. Comment pouvait-il y avoir des gens heureux alors que le monde s'écroulait pour lui? Les flammes de la cheminée dansaient follement dans ses yeux secs et immobiles. Soudain, il entendit le bruit de coups sourds. L'orage sans doute... Mais non, on frappait violemment contre la porte d'entrée.

L'homme se leva lentement en se demandant qui pouvait venir le voir à pareille heure? Les coups reprirent de plus belle.

— Oui, oui, j'arrive! Patience!

Il tira les deux verrous de fer et la porte grinça sur ses gonds. Un courant d'air frais mêlé de pluie gifla son visage ridé. En levant la lampe qu'il tenait, il crut apercevoir la silhouette d'une femme : celle de sa fille Lucia, en voile de mariée, et les joues tachées de sang. Il fut frappé de stupeur.

— Mais... je deviens fou, s'écria-t-il.

L'apparition ruisselante de pluie vint vers

lui et le prit par les épaules. Il entendit la voix de sa fille :

— Non, Papa, tu ne rêves pas! C'est bien moi, Lucia. Je reviens du cimetière. Je n'étais pas morte, tu sais. J'ai entendu ce que vous avez dit autour de mon lit de mort. C'était horrible! J'ai senti tes doigts quand tu m'as mis les boucles d'oreilles, mais je ne pouvais pas bouger. J'étais presque morte. Mon coeur ne battait qu'une ou deux fois par minute; comme un animal en hibernation.

— Ton cadeau? Où sont les boucles d'oreilles? Tes oreilles saignent! s'écria le père, bouleversé.

— Un voleur est venu me déterrer pour les voler. Il a creusé la terre, ouvert le cercueil, et pour aller plus vite, a arraché mes boucles d'oreilles. La douleur m'a ranimée.

— C'est horrible... Merveilleux plutôt! Viens... vite... Entre... Mon cadeau t'a sauvé la vie, ma chère Lucia.

Et le notaire serrait à l'étouffer sa fille adorée.

Au cimetière, le lendemain, on retrouva sur le bord de la fosse, le corps de l'entrepreneur des pompes funèbres, mort d'une crise cardiaque. Ses mains fermées serraient encore les boucles d'oreilles en diamants!

La fatalité



La fatalité

La Révolution américaine avait éveillé un espoir chez les Canadiens français, depuis peu sujets de sa Majesté britannique. Devant une révolte possible, l'Église leur avait interdit, sous peine d'excommunication, de se joindre aux Américains. Voici l'histoire de trois hommes qui, comme bien d'autres, bravèrent l'ordre du clergé.

Ils venaient du village de Saint-Thomas. Faisant partie d'une troupe hétéroclite provenant des Treize Colonies, ils ratissaient les chemins de la Nouvelle-Angleterre à la recherche des Anglais. Se sachant condamnés aux flammes éternelles, ils n'avaient plus peur de rien. Quand le printemps arriva, les trois compagnons pensèrent avec nostalgie à leur village qui reverdissait, après s'être débarrassé de son manteau de neige.

— Allez, les gars, lança un soir de permission, celui qui se nommait Pierre. On ne va pas chiâler comme des enfants. Venez avec moi, je sais comment guérir l'ennui.

Ils se rendirent à une taverne et burent jusqu'à ce que le tavernier les mît à la porte :

— Dehors, bande de propres à rien! Il est minuit. Je ferme! Allez-vous-en! Il ne sera pas

dit que je servirai des ivrognes! D'ailleurs, vous n'avez plus un sou en poche! Allez admirer le beau clair de lune...

Fort éméchés, les trois hommes sortirent de la buvette. Ils avançaient dans la rue en riant, se bousculant, tombant et se relevant couverts de boue.

— Pierre avait bien raison, hic! Hein, Paul? dit Jacques. On a tout oublié. La famille, hic! on s'en fiche; l'enfer, hic, on s'en contrefiche... Rentrons chez nous!...

Les fêtards avaient reçu un billet de logement, mais ils étaient incapables de trouver l'adresse. Après avoir longtemps erré sans succès, ils passèrent devant une statue illuminée de la Vierge Marie.

— Eh les gars, s'écria Pierre. Je vais... hic!... vous montrer qu'après avoir bu de la bière, je tire plus juste encore... hic!

Sous l'oeil ébahi des deux autres, Pierre épaula et tira une cartouche qui fracassa le visage de la statue.

— Allez, les gars, à vous maintenant! Tirez!

— Non... bredouillèrent les deux autres, intimidés...

— Qu'est-ce que... hic!... ça peut vous faire! De toute façon, hic... on est condamné à l'enfer... Allez, bande de lâches! Vous avez peur, hein?

Pierre insista avec l'entêtement de ceux qui essaient d'entraîner les autres afin de ne pas

être seuls à faire le mal. Finalement, Jacques épaula son fusil et tira. La balle fendit l'épaule gauche de la statue.

— Allez! à toi Paul!

— Non! Pas question!

— Lâche, tu as peur... hic!... de toutes façons tu es damné. Tu ne peux pas être damné deux fois... hic!

— Tu vois bien que ce n'est qu'une statue de plâtre, ajouta Jacques.

Jacques et Pierre insistèrent tant et si bien que Paul finit par tirer. Cependant, il garda les yeux fermés pour ne pas atteindre la statue. À son grand désarroi, il entendit ses camarades hurler de joie :

— Tu l'as eue! Tu l'as eue!

Paul s'approcha et vit, en dépit des vapeurs de l'alcool et, à son grand désespoir, que sa cartouche avait brisé le bout des doigts de la statue aux mains jointes.

***

Les mois passèrent et les trois amis oublièrent leur aventure nocturne. Les batailles et les échauffourées se succédaient, entrecoupées de marches et de retraites épuisantes. La neige et le frimas avaient blanchi à nouveau les champs de bataille, et un autre printemps arriva.

Au jour anniversaire de leur méfait, les soldats n'eurent pas le loisir de boire, car ils

durent résister — avec succès d'ailleurs — à une attaque en règle de cavaliers anglais. Une seule anicroche : Paul avait reçu un éclat de balle au bout des doigts. Heureusement sa blessure guérit rapidement.

Le temps passa. Les trois Canadiens français se battirent avec fougue à Boston et à Trenton. Ils firent tatouer sur leurs bras le nom de ces deux victoires. L'été céda la place à l'automne et ce fut l'hiver : encore une fois l'anniversaire de leur forfait.

À cette occasion, ils mangèrent et burent plus que de raison, en compagnie de soldats en peine. Vers minuit, un soldat ivre se mit à jouer avec son pistolet de façon si maladroite qu'un cou de feu partit et brisa l'épaule de Jacques. La blessure était grave mais non mortelle. Après avoir reçu des soins dans une ferme isolée, Jacques rejoignit ses camarades au mois de juin. Pierre et Paul l'accueillirent avec une joie exubérante.

— Enfin te voilà, vieux frère. On te croyait mort! s'écria Paul en lui tendant une bouteille de bière.

— Montre-nous ta cicatrice! ajouta l'autre.

Jacques découvrit son épaule gauche, déformée par un horrible bourrelet de chair.

— Tu l'as échappé belle! dit Pierre. Comme cela, vous avez chacun une blessure. Quelle gloire pour rentrer au Canada! Il m'en faudrait une à moi aussi...

Soudain la voix lui manqua et il pâlit affreusement.

— Mais, qu'as-tu donc? demanda Jacques en couvrant son épaule.

— Vos cicatrices... à l'épaule gauche et... à la main... comme la statue... Moi, je lui ai fracassé le... visage... Je vais mourir... au printemps prochain...

Ses deux compagnons restèrent bouche bée.

À partir de ce moment, la vie devint atroce pour Pierre. Il comptait les jours qui lui restaient à vivre. Les mois passaient trop vite pour lui. Le printemps approchait inexorablement.

— Tu peux refuser de te battre le jour de l'anniversaire de cette fameuse nuit, suggéra Paul.

— Non, il serait fusillé. Il faut trouver autre chose, dit Jacques.

— Quoi que je fasse, je mourrai. Toi, Jacques tu as été blessé pendant le banquet, pas pendant une bataille, murmura Pierre découragé.

La vie pour Pierre devint un véritable calvaire. Il priait avec ferveur, demandait pardon à Dieu, inventait des prières si touchantes qu'elles auraient attendri une roche. Il promit même d'aller en pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré. Hélas! Rien ne calma la peur et l'angoisse qui rongeaient ses jours. Il ne dormait plus. La nuit, dans l'obscurité, il voyait au bout de son chemin un gouffre énorme et la mort impitoyable qui ricanait en le regardant

s'approcher. En quelques mois, ses cheveux blanchirent, son visage se creusa de rides. Il se transforma en un vieillard fragile et tremblant.

La veille de l'anniversaire, il se barricada dans une maison de pierres et demanda à ses amis de monter la garde devant sa porte. Alors que minuit approchait, la panique fit place à l'épuisement, et lorsque la pendule sonna ses douze coups, Pierre n'était plus que l'ombre de lui-même. Sa vie ne tenait qu'à un fil. Il appelait la mort qu'il considérait comme une libération de son enfer terrestre.

Lorsque les douze coups de minuit annoncèrent la fin de l'anniversaire, Paul et Jacques défoncèrent la porte et se précipitèrent dans la chambre pour éclairer d'une chandelle le visage de Pierre. La flamme redonna un peu de vie aux pupilles moribondes, au fond de cavités embroussaillées par des cheveux blancs.

— Tu es vivant? s'écria Jacques.

— Oui, de répondre Pierre calmement. J'ai été un peu trop superstitieux... J'ai été bien puni...

Le dernier mot



Le dernier mot

Si un jour vous parcourez la région de Battleford, vous apercevrez peut-être deux vieilles maisons qui se font face, sur les rives opposées de la rivière Saskatchewan. Construites de rondins, de planches mal équarries et couvertes de vieux bardeaux de cèdre, elles évoquent aujourd'hui la tristesse et l'abandon. Un vieil Indien de la région me raconta, au sujet de ces ruines, le fait suivant :

— Quand j'étais enfant, dit-il, des Blancs habitaient ces maisons. La plus grande des deux, sur la rive nord, fut construite par un couple de colons venant de l'Est, alors que la région était encore en friche. Les nouveaux arrivés durent abattre les arbres, arracher les souches avant de construire leur habitation. Quel travail! Mais croyez-moi, c'étaient des hommes, des vrais!

À leur arrivée, le Gouvernement fédéral leur avait donné en concession une terre assez grande et accordé quelques crédits pour les aider à subsister. Le propriétaire, un nommé Martin, eut tôt fait de défricher son lot et d'ériger sa maison. Bientôt une belle récolte de blé doré et ondulant se reflétait dans l'eau calme de la rivière.

Durant ce temps, le nid familial se remplissait d'enfants gentils et bien élevés. De vrais amours d'enfants!

Quelques années plus tard se construisait la petite maison, sur la rive d'en face. Ce couple, originaire de Trois-Rivières, n'eut jamais d'enfants. Pourquoi? Je l'ignore mais certains disaient que ces colons étaient frappés d'un mauvais sort. L'épouse aurait certainement voulu en avoir. Elle criait souvent aux enfants Martin :

— Venez les enfants. Je vous ai préparé une petite surprise!

Les petits Martin traversaient en hâte la rivière Saskatchewan, en canot, pour recevoir de sa main toutes sortes de gâteries. Ah! Qu'elle était généreuse et gentille cette femme! Elle agissait à l'insu de son mari, car l'avarice, un vice fort répandu pendant ces années de pauvreté, emprisonnait le coeur de l'homme. Mais son extrême pauvreté justifiait ce défaut.

Lorsque se produisit la ruée vers l'or du Klondike, au tournant du siècle, le pauvre homme partit comme d'autres, attiré par l'espoir d'acquérir des richesses et de sortir de sa misère. Il disparut donc un matin, sans avertir sa femme.

Durant son absence, elle continua de trimer dur pour subsister jusqu'au retour de son mari. Un certain hiver, la maladie et l'épuisement emportèrent la pauvre femme.

Quelques années plus tard, bien qu'il n'eût

jamais donné signe de vie, l'homme revint et s'installa dans sa petite maison. Pour le distraire de sa solitude, les Martin l'invitaient de temps à autre à partager leur frugal repas. Ils adoraient l'entendre raconter, sans jamais se lasser, la vie à Dawson City, capitale du Klondike.

Si l'aventurier n'avait pas rapporté d'or, il avait acquis une richesse encore plus grande : des souvenirs. D'ailleurs, il n'aurait jamais pu se résoudre à partager ou à dépenser son or, même pour ses besoins les plus essentiels; de ce fait, ses souvenirs lui procuraient des satisfactions beaucoup plus vives que les richesses qu'il aurait pu amasser au cours de ses voyages. Ses souvenirs, mon Dieu! Il les partageait avec un tel plaisir que ses yeux brillaient de joie quand il les relatait. Il évoquait le col de Chilkoot, les cafés de Dawson où se vendaient le whisky à cinquante cents le verre et les cigares à quarante-cinq cents chacun! De quoi représenter une bonne semaine de travail acharné!

Les Martin ouvraient leur foyer au pauvre homme qui faisait pitié. Si seul! Deux coups de rames, et l'ancien chercheur d'or sautait sur la rive des Martin, tirait son canot au sec, et ouvrait les bras où se précipitaient immédiatement deux ou trois enfants rieurs.

Un jour, l'homme tomba malade et dut s'aliter. L'une des filles Martin traversait régulièrement la Saskatchewan pour lui porter quelque nourriture : du pain, de l'eau, du

gruau... et aussi, bien entendu, un peu d'attention. Madame Martin aurait aimé faire davantage pour le malade, mais la pauvreté régnait dans sa propre maison. De plus, à cette époque, l'affreuse sécheresse sévissait depuis deux ou trois ans, rendant la vie des agriculteurs encore plus précaire.

La pauvreté était telle, mon cher Monsieur, que certains colons moururent de faim! Les Martin subsistèrent de peine et de misère. Ils éprouvèrent des difficultés de plus en plus sérieuses à mettre de côté un morceau de pain pour leur malheureux voisin qui se mourait d'inanition. Le dénuement et la détresse de tous les habitants de la province dépassaient l'imagination. Les vêtements devenaient des haillons, les joues rondes des enfants se creusaient et leurs yeux se voilaient de tristesse.

Le vieil homme faiblissait de jour en jour, rongé par la maladie et la sous-alimentation. Voyant qu'il allait mourir, les Martin laissèrent auprès de lui leur grand garçon pour entretenir le feu, et pour assister le mourant à ses derniers moments.

Le vent glacial d'automne balayait sans cesse le sol recouvert de neige glacée. La famine frappait partout, même les loups dans les bois. Les bêtes venaient rôder, la nuit, jusqu'aux abords de la maison, en hurlant sinistrement : «Houououou! Houououou!» Les enfants tremblaient de peur. Chaque jour, le père Martin allait chasser dans l'espoir de ramener un peu de

gibier; hélas! il revenait presque toujours les mains vides. «Je lui avais confectionné un arc comme le mien», ajouta l'Indien. Il chassait avec beaucoup de persévérance mais bien peu de résultats.

Un jour de décembre, finalement, il tua un loup. Quelle joie! Sa famille et le vieil homme malade eurent l'espoir de survivre encore quelque temps. Comme le voisin dépérissait à vue d'oeil, madame Martin déclara tristement :

— Il ne tiendra pas jusqu'au jour de l'An.

Elle avait raison la bonne dame. Quelques jours avant la fin de l'année, la faiblesse augmenta à un point tel que la vie paraissait vouloir quitter le malheureux. Le jour de l'An, vers midi, les Martin traversèrent la rivière gelée, les bras chargés de tout ce qu'il fallait pour préparer un repas. Ils avaient même un morceau de viande de loup. Pendant que Madame Martin faisait chauffer l'eau, le reste de la famille entourait le lit de l'agonisant :

— Comment vas-tu ce soir?... Tu sais que c'est le soir du jour de l'An, dit Monsieur Martin en se penchant vers le vieil homme.

— Oui... Je... voulais... arriver.. jusqu'au premier de l'An, car je me... suis... marié... un... soir... du premier de l'An.

— Nous avons apporté de la viande. Allez-vous en manger un peu? demanda l'un des enfants.

L'homme ne répondit pas. Heureux d'avoir atteint l'an nouveau, il semblait accepter

de laisser partir le peu de vie qui lui restait. Vers minuit, Monsieur Martin et sa famille mangèrent le maigre morceau de viande accompagné de quelques racines bouillies.

— Regardez, il veut parler! dit un enfant.

En effet, le mourant s'agitait. Ses lèvres remuaient, mais sa faiblesse ne lui permettait pas d'articuler le moindre mot.

— SSS... PPP... VVV...

Un bras pendait lamentablement, et un index squelettique et tremblant désignait le sol de terre battue, recouvert d'un tapis d'aiguilles de sapin.

— Vous voulez dire quelque chose? murmura une fille.

— Sss... ppp... vvv... vvvouou.

Le moribond agonisait. L'effort l'épuisait.

— Il veut dire : «Savez-vous...» dit quelqu'un.

— Non, je ne crois pas. Il semble dire : «C'est pas vous».

— Sss... ppp... vvvouououou...

— Vous voulez dire : «C'est pas vous?» demanda Monsieur Martin.

— Vous dites «C'est pour vous?» suggéra Madame Martin.

En entendant ces mots, le regard de l'homme jeta un dernier éclair de joie; puis instantanément, ses yeux se vidèrent de vie.

— Mon Dieu, il est mort, s'écria Madame Martin.

— Il est plus heureux ainsi. Ne t'en fais pas

pour lui, de répondre son mari.

— Que voulait dire «C'est pour vous?» demanda l'un des enfants.

— Il nous donne probablement sa cabane. C'est gentil de sa part mais elle a peu de valeur. La main pendait toujours, l'index vers le sol. Madame Martin essaya de relever le bras mais il retombait obstinément pour indiquer quelque chose. Prise d'une idée subite, elle balaya les aiguilles de pin, s'empara d'un couteau et creusa le sol de terre battue. Un objet dur lui résista. Tous les témoins l'observaient en silence, les yeux fixes. Surexcitée, la mère dégagea soudain le couvercle d'une caisse. Elle le souleva et... devant leurs yeux éblouis apparurent dix sacs de toile gonflés de... de... de poudre d'or.

À ce moment-là, l'Indien dont le récit me captivait au plus haut point fit une pause et reprit :

— Eh oui! il avait rapporté du Klondike plus de trente livres de poudre d'or. Il mourait dans la misère, à deux pieds d'une fortune immense.

— Comme étrenne du premier de l'An, la trouvaille en était une vraie, dis-je, à mon conteur.

Et que firent les Martin? Ils retournèrent au Québec où ils vécurent riches et heureux.

L'anniversaire



L'anniversaire

De nos jours, certaines coutumes changent. Elles deviennent plus humaines. Heureusement!

Les Esquimaux, qui préfèrent aujourd'hui le nom d'Inuit — le peuple —, vivent dans un pays très rude. Autrefois ils devaient se battre nuit et jour pour survivre. L'une des nombreuses exigences du Grand Nord obligeait les familles inouites à se débarrasser des bouches inutiles, c'est-à-dire des personnes qui ne pouvaient pas aller à la chasse quotidienne ou participer au travail familial. Peu à peu, l'aide financière de l'État libéra ce peuple courageux et fier; par contre il l'asservit d'une nouvelle façon, la dépendance économique.

Les faits qui suivent se sont passés, il y a fort longtemps, dans le Grand Nord canadien. Ils m'ont été racontés par un vieil Esquimau, ridé comme la pelure d'une pomme; il en avait été l'acteur principal. Je lui donne la parole.

— Quand j'étais enfant, raconta-t-il, la vie dans le Grand Nord exigeait une santé de fer. Aujourd'hui, nous vivons dans des maisons préfabriquées, chauffées au mazout; nous mangeons de la viande cuite et arrosée de ketchup, et nous buvons du thé. Autrefois les difficultés

de la vie éliminaient les faibles, sans pitié.

Je me souviens d'une nuit d'hiver. J'étais âgé de quinze ans; je vivais avec mon père, ma mère et mon grand-père paternel. Quant à mes autres grands-parents, je ne les ai pas connus; du moins, je ne m'en souviens pas.

Cette nuit-là, nous mangions tristement le poisson cru et les biscuits salés, achetés au poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson à l'occasion de mon anniversaire de naissance. Un mois auparavant, des rhumatismes épouvantables ayant rendu mon grand-père incapable de travailler, le pauvre vieux se rendit compte que ses jours étaient comptés. Au moment de lever le camp, son fils et sa bru lui laisseraient des victuailles pour quelques jours et partiraient sans ne jamais revenir. Après avoir vu les traîneaux disparaître derrière une colline blanche, il ne lui resterait plus qu'à s'isoler dans son iglou et à se laisser mourir.

Si mon grand-père ne se doutait pas de son destin fatal, pour ma part, j'en étais certain : quelques jours auparavant, j'avais entendu mes parents discuter à voix basse. Ma mère voulait en repousser l'échéance, mais mon père décida de lever le camp. Nous n'avions qu'à obéir.

Au cours de ce dernier repas, nous avions du mal à avaler les morceaux de poisson. Seul mon père mangeait. Il prenait le poisson entre ses dents, tenait une extrémité à l'aide de sa main gauche, et, de sa main droite, armée d'un

couteau bien aiguisé, coupait de gros morceaux qu'il mâchait lentement. Ma mère, selon la tradition, parlait de ma naissance, mais personne ne réussissait à s'en réjouir, tant la tristesse nous tenaillait. Quelle affreuse nuit! Je m'en souviens encore...

Quelques heures plus tard, je devinai que nous allions partir. Tout le monde s'affaira, sauf mon pauvre grand-père, presque paralysé par ses rhumatismes. J'essayai de retarder le moment du départ qui devait venir tôt ou tard. Personne n'osait se regarder; et ainsi, on ne vit pas que des larmes inondaient mon visage.

Lorsque tout fut prêt, ma mère déposa, à l'intérieur de l'iglou, de la nourriture pour quelques jours. Ce geste fut l'ultime adieu. Un adieu muet, car selon la tradition, personne ne devait dire le moindre mot. Nous regardâmes grand-père une dernière fois, les yeux remplis de tristesse. Quand le pauvre vieillard vit les larmes dans mes yeux, à la pâle lueur de la lampe alimentée d'huile de phoque, il me dit :

— Non, Ken, ne pleure pas! Sois un homme digne de ce nom. Pas de faiblesse! Un jour nous nous retrouverons; dans quelques années seulement.

Il me parla quelques instants et son regard était si doux que j'eus presque honte de ma faiblesse. Soudain, mon père éleva la voix pour dire :

— Ken, c'est l'heure de partir. Nous t'attendons!

Je sortis, la mort dans l'âme, sans me retourner. Je sentais dans mon dos le regard du vieil homme. Après avoir soigneusement fermé l'entrée de l'iglou d'un bloc de neige, je partis avec le reste de la famille.

J'étais assis dans le traîneau que mon père conduisait. Ma mère suivait avec le deuxième attelage. Les patins glissaient en traçant deux lignes brillantes dans la neige remuée par le passage des chiens. L'air glacial gelait presque immédiatement les larmes dont je me débarrassais de temps en temps du revers de la main. J'éprouvais le besoin de parler à haute voix. Je murmurai :

— Que la vie est cruelle...

Mon père ne répondit pas. Je savais qu'il m'avait entendu parce que le vent soufflait dans sa direction.

— Pourquoi faut-il laisser mourir ceux qu'on aime, comme cela?

Je me suis tu un instant puis j'ai repris :

— Ce n'est plus nécessaire de nos jours de laisser mourir les vieux de cette façon. J'ai appris qu'à Chimo il y a un hôpital... Tous peuvent y recevoir des soins... autant les vieux que les jeunes...

J'attendis quelques minutes, espérant une réponse. Hélas! seuls les jappements des chiens et le crissement de la neige me répondirent.

— Grand-père a des rhumatismes mais on m'a dit que ça se soigne... Il suffit d'avaler un liquide mystérieux et on est guéri...

J'essayais de mentir pour faire céder mon père qui gardait un silence accablant.

— La vie passe trop vite. Aujourd'hui c'est grand-père, dans quelques temps ce sera maman; après, papa. Et je serai tout seul.

Je réfléchis quelques minutes et une idée me traversa l'esprit.

Papa va partir avant maman! Il a déjà des rhumatismes.

En effet mon père avait éprouvé une douleur au bras la semaine précédente. J'ignorais si c'était un rhumatisme mais je feignais de le croire. S'il commence déjà à être malade, il faudra l'abandonner dans un an ou deux. Quel malheur! Je vais rester seul avec maman. Je suis si jeune pour être l'homme de la maison. Mais je suis certain que j'en serai capable.

Après un long silence, j'ai ajouté :

— Que doit-on faire en attendant la mort? Économiser la nourriture pour vivre quelques heures de plus? Que ce doit être affreux! On est à la fois chez les vivants et chez les morts. On doit sentir son corps se raidir, devenir froid... peu à peu...

Ma main essuya les larmes gelées qui pendaient à mes cils.

Soudain, dans le silence glacé, j'entendis claquer un mot derrière moi :

— FLAIK.

Immédiatement, le chien de tête obliqua vers la gauche. Lentement, les patins tracèrent une vaste courbe. Et derrière, le deuxième

attelage emboîta le pas pour suivre le mouvement.

Un immense bonheur remplit mon coeur. Je levai les yeux vers le ciel. Une lueur d'espoir se dessinait à l'horizon!

Deuxième partie

Le rapt



Le rapt

Dans le Grand Nord vivaient un trappeur et sa femme. Jacques, leur fils, avait grandi dans la nature. Il ne savait ni lire ni écrire, mais il avait appris à subsister par des froids sibériens de –40°. Il savait attraper des poissons en faisant un trou dans la glace, faire bouillir de l'eau dans une écorce d'arbre enroulée en forme de cornet, et reconnaître quelques plantes médicinales. Jacques chassait comme un homme : il ne revenait jamais sans une gibecière bien remplie.

En rentrant dans sa cabane un jour d'hiver, sans prendre le temps d'ôter ses raquettes, il se mit à crier joyeusement :

— Maman, viens voir ce que je rapporte!

Sa mère aperçut sous le manteau de fourrure blanche de son fils un magnifique chiot gris et blanc dont les prunelles gris acier brillaient comme des pierres précieuses serties de fourrure.

— Qu'il est beau! Où l'as-tu trouvé?

— Dans une clairière près du lac au Castor. Sa mère a dû le laisser seul pour aller à la chasse, et il en a profité pour s'enfuir.

— Comment vas-tu l'appeler?

— Bonhomme de neige.

En fait, on donna au chiot le nom de «Bonhomme». Chaque jour que Dieu amena, Jacques initia Bonhomme à toutes les ruses de la chasse. Bientôt l'élève surpassa le maître en efficacité. Il se plaçait face au vent pour s'approcher du gibier sans crainte de se faire repérer par l'odeur; il évitait les grizzlis, toujours prêts à mesurer leur force avec quiconque avait la malchance de les rencontrer.

Deux ans avaient suffi pour faire de Bonhomme une magnifique bête qui faisait patte de velours auprès de son maître, mais retroussait les babines pour découvrir de redoutables crocs si besoin était.

Vers cette fin de novembre, Jacques avait chaussé ses raquettes pour aller vérifier ses pièges, disposés dans un rayon de deux kilomètres au fond de la forêt boréale. Bonhomme le devançait à chaque piège et revenait en aboyant joyeusement vers l'enfant pour lui annoncer la présence d'un gibier. La nuit tombait déjà lorsque Jacques vit son chien se précipiter en aboyant furieusement en direction d'une partie impénétrable de la forêt. À l'instant où Jacques allait le rappeler, une détonation se fit entendre.

Trois hommes apparurent entre deux sapins, braquant leur Winchester sur Jacques.

— Vous avez tué mon chien, dit Jacques.

— Jette ton fusil. Et dis-nous ce que tu fais ici.

— Je fais le tour de mes pièges.

— Écoute. Tu vas nous suivre. Nous sommes poursuivis par un détachement de la Police montée. On ne va pas te tuer, mais on ne veut pas te laisser derrière. Tu pourrais renseigner les policiers qui vont passer par ici. Si tu te tiens tranquille, tu auras la vie sauve!

Jacques comprit qu'il valait mieux obéir. Nerveux et inquiet, il suivit les étrangers.

Il faisait nuit depuis longtemps lorsque ses parents entendirent gratter à la porte de leur cabane.

— Qui est là? cria le père.

Un jappement plaintif lui répondit. Le trappeur ouvrit la porte et aperçut le pauvre Bonhomme, couvert de sang.

En dépit de la souffrance causée par sa blessure, le chien conduisit les parents de Jacques sur les lieux de l'enlèvement. Ne voyant personne, ils firent demi-tour, persuadés que leur enfant était déjà mort. Avait-il été dévoré par un animal sauvage?

Quelques jours plus tard, Bonhomme avait retrouvé sa vigueur grâce aux soins attentifs de ses maîtres. Afin de ne pas aggraver leur peine, les parents évitaient de parler de leur enfant. De son côté, Bonhomme se demandait s'ils ne l'avaient pas déjà oublié.

Un soir, plein de tristesse à l'idée d'avoir à jamais perdu son ami Jacques, Bonhomme sortit pour regarder le firmament étoilé. Haut dans le ciel, des ombres laiteuses voilaient le croissant de la lune. À d'autres moments, il

aurait admiré davantage la beauté de la nature, mais ce soir-là, il avait le coeur trop lourd, à la pensée de son ami disparu. Attristé et désespéré, il lança dans la nuit un appel de détresse.

— Ouououououououououou!

Aussitôt, un hurlement lointain lui fit écho :

— Ouououououou. Pourquoi es-tu si triste?

— Ouououououou. Mon maître a été enlevé par des maraudeurs! répondit Bonhomme.

— Ououou. Comment était-il ton maître? demanda la voix lointaine.

Ainsi, dans le langage des chiens, Bonhomme communiqua à ses frères inconnus la description de l'enfant. De kilomètre en kilomètre, les chiens esquimaux diffusèrent le message à travers l'immense forêt. Puis arrivèrent les réponses des quatre coins de l'horizon obscur.

— Ououou. Rien à signaler dans la région du lac de l'Ours.

— Ououou. Rien à signaler le long du Parsnip...

Bien que négatives, chaque réponse versait un peu de baume sur le coeur saignant de l'animal qui reprenait espoir. Vers minuit, il entendit enfin une bonne nouvelle :

— Ouououou. Il y a ici, près du lac à la Hache, trois hommes qui se cachent avec un enfant prisonnier.

— Nous arrivons, hurla Bonhomme en se précipitant immédiatement dans la direction de la voix.

Le brave chien courut une partie de la nuit, s'arrêtant, de temps en temps, pour hurler et inviter ses frères chiens à le rejoindre. La solidarité parmi les chiens esquimaux est enracinée très profondément dans leurs moeurs. Au petit matin, Bonhomme avait ameuté deux à trois mille chiens qui galopaient à perdre haleine autour de lui.

Le jour se levait à peine sur une cabane abandonnée quand quelqu'un ouvrit un volet et s'écria :

— Il est temps de partir. Debout tout le monde! C'est le premier décembre aujourd'hui. Il fait un temps splendide...

Une surprise empêcha le bandit de terminer sa phrase. Les yeux fixés sur une immense meute de chiens blancs au regard d'acier étincelant, il balbutia :

— ... mais... qu'est-ce que c'est... tous ces chiens...?

Ses compagnons se précipitèrent à la fenêtre d'où ils virent une masse serrée et silencieuse autour de leur abri. Il y avait tant de chiens qu'on ne voyait plus le sol enneigé. Des milliers d'yeux menaçaient les malfaiteurs.

— Qu'est-ce que nous allons faire? dit l'un d'eux.

— Essayons de sortir, dit un autre.

À peine le plus jeune eut-il mis un pied

dehors, que des crocs effrayants apparurent par milliers.

— Surtout ne tirez pas! Ils nous dévoreraient en cinq secondes. Mais qu'est-ce qu'ils veulent? Ils nous assiègent! Je n'ai jamais vu ça! C'est incroyable!

Quand Jacques apparut à la fenêtre, Bonhomme assis au premier rang, se précipita et entra dans la cabane fou de joie. Aussitôt, un homme épaula sa carabine : il craignait une attaque.

— Ne tire pas, ne tire pas! Ces chiens vont nous massacrer, s'écria le chef.

Bonhomme se jeta sur Jacques, lui léchant le visage à grands coups de langue.

— Bonhomme! Tu es venu me sauver. Tu es un bon chien, Bonhomme, lui répétait l'enfant en l'embrassant et en sanglotant de contentement.

En entendant ces mots, les trois bandits comprirent que pour avoir la vie sauve, ils avaient intérêt à libérer leur prisonnier.

— Tu peux partir, dirent-ils à Jacques sans quitter les chiens des yeux. Jacques prit une corde qu'il trouva dans la cabane, afin de confectionner un genre de traîne sauvage sur laquelle il s'installerait. Une cinquantaine de chiens prirent la corde dans leur gueule et tirèrent avec hardiesse. Le traîneau partit comme une flèche escorté par mille chiens qui protégeaient l'enfant du Grand Nord.

* * *

Quelques jours après, on apprit que les bandits avaient été arrêtés par la Gendarmerie Royale du Canada.

Le livre magique



Le livre magique

Dans l'île de Vancouver, vivait autrefois un garçon de dix ans nommé Réal. Un sorcier du voisinage, à qui il avait rendu service, voulut lui prouver sa reconnaissance en lui offrant un cadeau. Il lui demanda donc ce qu'il désirait.

— Voyons! Réfléchissons bien! se dit Réal. Il faut que je choisisse un cadeau utile.

Son ami indien lui avait un jour affirmé qu'il existait des livres magiques. Réal avait essayé d'en connaître davantage, mais l'Indien avait seulement ajouté qu'on ne pouvait savoir à l'avance quelles étaient les vertus magiques d'un livre. Cela dépendait du sorcier et du sujet du livre. Il fallait en faire l'expérience pour savoir sur quoi portait l'ensorcellement. Seuls les caprices du destin pouvaient dicter ce que le livre magique apporterait : la richesse, la beauté, l'intelligence ou toute autre qualité fort recherchée par la société.

L'Indien avait souligné que les livres apportaient généralement des avantages; cependant, il avait entendu dire, une ou deux fois, qu'ils pouvaient aussi engendrer des déboires! Réal ignora l'avertissement, demanda un livre magique au sorcier et attendit avec impatience.

Enfin, le cadeau tant désiré arriva. Le sorcier le remit à Réal après avoir prononcé de nombreuses incantations susceptibles de l'ensorceler. Réal embrassa son livre magique une dizaine de fois et l'ouvrit au hasard. Sur la première page qu'il examina, une gravure représentait un petit garçon qui venait de se couper à la main avec un canif.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda l'enfant.

Il feuilleta le livre quelque temps avant de l'abandonner sur une étagère et d'aller se coucher un peu déçu. Le lendemain, son père lui demanda d'atteler le cheval au traîneau pour se rendre au village voisin. Réal obéit aussitôt, mais il revint quelques minutes plus tard en pleurant.

— Je me suis coupé, Papa. Regarde, je saigne. Est-ce que tu as un bandage et de l'alcool?

— Avec quoi t'es-tu coupé?

— Avec mon canif. Je voulais couper une corde... mon couteau s'est refermé sur mes...

Réal ne termina pas sa phrase. Il venait de penser au livre magique et à la gravure d'un enfant blessé à la main... C'était donc cela! Le livre pouvait le prévenir des dangers...

Il monta à sa chambre, prit le livre magique, l'ouvrit au hasard et lut : «...le cheval et son chariot tombèrent dans le ravin, et pas un passager ne survécut...». Il referma vitement le livre et descendit en toute hâte avertir ses parents.

— Attention! s'écria-t-il, il ne faut pas sortir aujourd'hui; on va avoir un accident.

Mais il eut beau essayer de convaincre son père des dangers de cette sortie, il n'y réussit pas. Cependant sa mère accepta de rester à la maison.

— Cesse de dire des enfantillages, mon garçon! dit son père. Il faut que tu sois plus courageux. Tu crois à des superstitions! Le père partit. Vers midi, voyant qu'il n'était pas encore de retour, Réal et sa mère partirent à sa recherche. Ils découvrirent le chariot au fond d'un ravin, le corps du père et celui du cheval déjà raidis par le froid glacial. Quel malheur!

À la suite de ce décès, Réal dut assumer de graves responsabilités, dont la direction d'une immense ferme pendant des années.

À vingt ans, après avoir acquis une grande autorité dans la région, il se maria. Les villageois remarquaient qu'il ne commettait jamais la moindre erreur de jugement. Jamais le malheur ne s'attaquait à la famille qu'il avait fondée. Une seule fois peut-être. Un de ses enfants, à qui il avait interdit de monter dans un sapin, lui désobéit. Il eut un grave accident.

Réal jouissait donc d'un prestige que tout le monde attribuait à son intelligence et à son bon jugement. Personne ne savait que, le soir, dans le secret de sa chambre, il consultait son livre magique qui le prévenait des dangers du lendemain. Il lui suffisait de passer à l'action et de contrecarrer les malveillances du destin.

Un jour, le livre magique l'avertit de la venue des voleurs. Le fermier s'empressa aussitôt de distribuer des armes à ses vachers, et les bandits durent rebrousser chemin. Une autre fois son livre magique le sauva d'une noyade. Le privilège de connaître l'avenir lui permettait de vivre heureux, alors que ses amis et ses proches mouraient les uns après les autres.

Le jour de son centième anniversaire de naissance, il réunit sa famille : ses petits-enfants, ainsi que ses enfants encore vivants pour commémorer son grand âge. Tous les invités se réjouirent de la longévité du vieillard.

Peu à peu, les sentiments de son entourage envers lui changèrent considérablement. À chaque vingtaine d'années, une nouvelle génération s'ajoutait à la précédente, et les vieilles disparaissaient. L'homme commença à se sentir de trop. L'affection qu'on lui témoignait manquait de sincérité. Il entendit même, un jour, l'un de ses arrière-arrière-petits-enfants bougonner dans sa barbe :

— Il ne mourra donc jamais le vieux. Pour vivre si longtemps, il a certainement un secret!

Le ressentiment à son égard augmenta. Lors de son cent cinquantième anniversaire, il comprit que seul l'espoir d'un héritage poussait ses descendants à lui adresser encore quelques sourires. Quand on lui demandait s'il allait bien et qu'il répondait : «Oui, très bien, merci», le vieillard décelait une ombre de colère dans les yeux de son interlocuteur.

Il aurait voulu mourir, mais il vivait toujours parce que son livre magique l'avertissait de tout danger. Se débarrasser de son livre? Il y avait déjà pensé, mais cela aurait été un suicide pour celui qui craignait par-dessus tout la damnation éternelle. Le vieux Réal était bel et bien prisonnier de son livre! La vie devenait un enfer parce qu'il était détesté, et que la vie sans amour ne vaut pas la peine d'être vécue.

On complota pour le faire enfermer dans un asile d'aliénés afin de permettre à un juge d'ordonner un partage légal de son héritage. Grâce au livre magique, le vieillard déjoua toutes les intrigues, et punit les conspirateurs. Les héritiers, déjà trop nombreux, essayèrent de gagner son affection; ils dénoncèrent les critiques de certains d'entre eux afin de les éliminer à l'heure du partage. Ces mille manigances rendirent Réal extrêmement malheureux.

Un jour, la chance le servit. L'un de ses descendants qui aimait fureter dans la maison, trouva le livre magique, s'en empara et le perdit par mégarde. Le soir venu, le vieillard se rendit compte que le livre maudit avait disparu.

— Enfin, dit-il à haute voix, je vais pouvoir quitter ce monde et rejoindre ceux qui m'ont aimé.

Pour fêter la bonne nouvelle, il sortit du champagne et trinqua avec tout le monde. Les témoins de sa joie se demandèrent pourquoi il avait ouvert une si bonne bouteille. Quand on

le lui demanda, il répondit :

— Je trinque, parce que je vais bientôt pouvoir régler mes comptes... avec un sorcier mort au siècle dernier.

Personne ne comprit ce à quoi il faisait allusion, ni son sourire bizarre. On crut que l'hôte avait perdu la tête, et on rit par politesse. Quelques jours plus tard, l'aïeul quitta sans regret un monde qui lui était devenu étranger.

* * *

Un courant d'air l'avait emporté.

La vagabonde



La vagabonde

Nous sommes parfois les témoins d'événements qui nous obligent à réfléchir sérieusement à certains problèmes. Il y a quelques années, par une très belle journée d'hiver, alors que le ciel dégagé donnait à la neige des reflets bleutés, nous étions sortis, ma femme et moi, pour prendre l'air.

Nous roulions donc depuis une heure ou deux sur une route gelée, admirant les petits villages blancs, dont l'haleine allait se perdre dans le bleu du ciel, lorsque tout à coup nous avons dépassé une vieille femme tout engoncée de fourrure râpée.

— Que fait donc cette pauvresse si loin de tout village? Nous devrions la conduire chez elle. Elle va prendre du mal, dit ma femme.

J'ai arrêté la voiture sur le bord de la route et j'ai baissé la vitre pour lui parler.

— Bonjour, Madame! Nous allons dans la même direction que vous. Voulez-vous que je vous conduise chez vous?

— Oh merci! Vous êtes bien bon! répondit-elle d'une voix grave. Elle s'installa sur le siège arrière et je jetai un coup d'oeil dans le rétroviseur.

— Où allez-vous comme cela?

— Quand je vous l'aurai dit, vous serez bien étonné. Je ne vais nulle part... J'erre sur la terre.

— Vous errez sur la terre? dis-je en riant. Nous aussi, au fond! Tous les humains errent sur la terre!

Comme j'allais emprunter une route inconnue, la femme s'y opposa en disant :

— Non, n'allez pas par là! Vous allez rester pris dans la neige. Ce chemin n'est pas déblayé.

Soudain inquiet, je lui demandai :

— Mais, qui êtes-vous donc?

— Si je vous le dis, vous ne me croirez pas.

— Dites toujours, ajouta ma femme.

— Eh bien, voilà! J'ai l'air d'être vivante; en fait, ce n'est qu'une illusion. Je suis morte depuis soixante-trois ans. Le corps que vous voyez n'est qu'un fantôme...

Je me mis à rire et elle sembla vexée.

— Vous ne me croyez pas? Allez, touchez ma main, vous en serez convaincu, dit-elle en tendant son bras.

Je saisis sa main et mes doigts se refermèrent dans le vide. J'arrêtai la voiture afin de me retourner et de l'observer plus à mon aise. Ma main palpait ses vêtements mais passait à travers son visage sans la moindre résistance. Saisi d'épouvante, je bégayai :

— Qui... qui êtes-vous donc?

— N'ayez pas peur, je ne suis qu'une pauvre malheureuse. Quand j'étais en vie, j'ai

commis une mauvaise action; depuis ma mort, je suis condamnée à revenir sur les lieux de mon méfait pendant cent ans consécutifs. Un seul jour chaque hiver.

— Pourquoi un jour d'hiver?

— Parce que j'ai commis ma faute un jour d'hiver.

— Qu'avez-vous donc fait de si grave pour subir un si terrible châtiment? demanda ma femme.

— Je ne peux pas vous le dire. J'ai trop honte... C'est le Père Éternel qui m'a condamnée à revenir sur terre un jour par an et à rendre service à un être vivant. Grâce à vous je peux maintenant repartir jusqu'à l'an prochain.

— Vous avez déjà fait votre bonne action?

— Oui! Je vous ai dissuadés de passer par le petit chemin là-bas. Autrement, vous alliez rester pris dans la neige, et par ce froid, ça aurait pu être dangereux.

— Ah oui? Merci beaucoup.

— Il me reste encore trente-sept ans de vagabondage avant d'être libérée de mon sort.

— Mais quelle faute vous a valu une si longue pénitence? Je serais bien curieux de le savoir!

Après avoir hésité, elle avoua :

— Pendant une grosse tempête de neige, j'ai refusé l'asile à une vagabonde accompagnée de ses deux enfants. Les enfants sont morts de froid. La vagabonde est devenue folle

de désespoir... Elle m'a plusieurs fois répété :

— Georgette, tu seras maudite! Georgette, tu seras maudite!...

— Georgette?

— C'est mon nom.

— Mon Dieu! Quelle horreur! s'exclama ma femme tout émue.

Alors qu'elle allait nous quitter, je l'arrêtai d'un geste :

— Attendez un peu, Georgette. Vous avez vu le Ciel? Comment est-il?

— Les gens sont vêtus de blanc et de la même façon. Riches ou pauvres.

— Y a-t-il autant de riches que de pauvres?

— Non! surtout des pauvres! Mais de toute façon, sur terre aussi il y a surtout des pauvres.

— C'est vrai. Et la rencontre avec Dieu, comme est-ce que ça se passe?

— Voilà. Vous êtes seul devant Lui, et il vous juge en quelques secondes.

— Au fait, vous devez savoir quelle est la vraie religion puisque vous êtes morte.

— Toutes les religions adorent le même Dieu, mais d'une façon différente. Vous êtes jugé selon votre fidélité à la religion que vous avez pratiquée.

— Tiens, tiens, tiens!

— Oui, c'est parfois étonnant. Hier, par exemple, j'ai assisté à trois jugements. Il y avait deux gros industriels et un pauvre ouvrier...

— Je présume que l'ouvrier est allé au Ciel

et les deux industriels en enfer...

— Oh non! Détrompez-vous! Ce n'est pas aussi simple que cela, trancha la vagabonde. L'un des deux industriels était catholique et l'autre protestant. Le catholique a été condamné à l'enfer parce que sa religion lui interdisait de s'enrichir trop vite aux dépens des pauvres, et le protestant, qui considérait que s'enrichir était une bénédiction de Dieu, est allé au Ciel.

— Mon Dieu! C'est paradoxal! Il suffit donc de choisir la religion qui nous donne carte blanche dans tous les domaines...

— Oh! Attention! Dieu voit le fond de votre coeur. Il ne se laissera pas leurrer...

— Et le pauvre, qu'est-il devenu?

— Eh bien, le pauvre, lui, avait eu une vie de misère. Il s'était toujours laissé exploiter, sans protester, sans se révolter. Aussi, le Père Éternel a décidé qu'en se laissant faire, il avait incité les riches à abuser de lui. Il les avait donc poussés au mal.

— C'est incroyable! Pourtant on enseigne la soumission aux pauvres.

— Autrefois oui, mais aujourd'hui, c'est fini. Les humains ont tous intérêt à se défendre sur terre, sinon ils auront des problèmes de l'autre côté...

— Ça alors! murmura ma femme.

Nous sommes restés songeurs quelques instants avant de nous retourner pour lui poser d'autres questions. Malheureusement, elle avait disparu.

— Où donc est-elle passée? s'écria ma femme, interdite!

— Volatilisée! Elle n'a même pas ouvert la porte ou la fenêtre! C'est incroyable!

Au cours des hivers suivants, nos recherches furent vaines. Impossible de retrouver la vieille dame errant sur les routes désertes...

Si la vagabonde vous intéresse, vous pouvez essayer de la trouver et de lui parler. Il reste encore quelques années avant qu'elle n'obtienne sa libération.

Allez-y! C'était aux alentours de Saint-Pierre-de-Montmagny. Avec un peu de chance...

Hubert et la guerre


DUPAS

Hubert et la guerre

La neige tombait lentement sur le Pôle Nord. Assis à son bureau, le Père Noël lisait des lettres de commande. Elles venaient du monde entier et par conséquent, elles étaient écrites dans toutes les langues. Tout à coup il s'écria :

— Ma femme, écoute cette lettre qui vient du Canada.

Cher Père Noël,

J'ai 10 ans et j'aimerais te demander un cadeau assez spécial. Je voudrais assister à une bataille entre deux armées. Mon oncle Richard, qui connaît l'histoire, nous a dit que les guerres des temps anciens c'était très beau à voir. Il nous a raconté comment ça se passe, comment les soldats sont très courageux, et les officiers encore plus. Mais je le soupçonne d'inventer tout cela parce qu'il n'a jamais fait la guerre. Pourrais-tu me permettre d'assister à une bataille? Merci, Père Noël.

Hubert

— C'est ridicule, s'exclama la femme. Il a dix ans. C'est un enfant! Ce serait trop dangereux pour lui...

— Je crois que j'ai une idée, dit le Père Noël en clignant de l'oeil.

Le matin de Noël, Hubert trouva une longue boîte et une lettre de la main du Père Noël.

Cher Hubert,

Tu me demandes un cadeau assez exceptionnel. Dans la boîte que je t'envoie, tu trouveras une petite baguette magique. Mais, attention, elle ne sera efficace que quatre fois. Ton premier vœu doit être de doubler ton âge, car tu es trop jeune; ton deuxième, de te transporter en Europe où une bataille aura lieu dans quatre jours; ton troisième, de revenir au pays; enfin, le dernier souhait te servira en cas de besoin. Le mot magique est "MACAJAVAJ". Bon voyage, Hubert, et tâche d'acquérir la sagesse.

Le Père Noël

Hubert se garda bien de dévoiler son plan à ses parents. Quatre jours après la réception de son colis, il s'enferma dans sa chambre, prit la baguette magique et articula très lentement :

— Macajavaj! Je veux avoir 20 ans!

Immédiatement, son corps se développa et ses vêtements se déchirèrent.

— Je ne peux pas partir pour un si long voyage en haillons, se lamenta-t-il.

Il se dirigea vers le placard de son père pour choisir des vêtements. Ensuite, il reprit sa baguette, ferma les yeux et dit :

— Macajavaj! Je veux être sur le champ de bataille, en Europe.

Quand Hubert ouvrit les yeux, il se trouva nez à nez avec un soldat.

— Qui va là? cria le soldat qui le mettait en joue.

— Macajavaj! Je veux être invisible, cria Hubert, mort de peur.

À la grande stupeur du soldat, il disparut instantanément. Se sachant invisible, Hubert s'enfuit sur une colline où se dressait une immense tente surmontée des drapeaux de deux rois ennemis.

— Ils doivent négocier pour éviter la bataille, pensa le jeune homme invisible. Je vais m'approcher pour écouter et me rendre compte de leur bonne volonté.

Il entra sans être vu à l'intérieur de la tente, et observa attentivement les monarques confortablement installés dans de magnifiques fauteuils de style. Ils sirotaient calmement une tasse de thé à la menthe.

Derrière eux, plusieurs officiers et valets attendaient pour exécuter leurs ordres. Les deux rois discutaient âprement, mais ils savaient aussi émailler leur conversation de plaisanteries qui les secouaient de rire, par moments. L'un se faisait appeler Sire et l'autre Majesté; physiquement, ils se ressemblaient beaucoup.

Hubert tourna la tête et jeta un coup d'oeil à la fenêtre. Quel spectacle! L'immense plaine verte était à peine visible sous les couleurs vives des uniformes des soldats. Les deux armées rangées en bataille se faisaient face. On

pouvait compter à peu près quarante mille hommes de chaque côté.

Les fantassins en uniforme rouge et vert s'alignaient en rangs impeccables; baïonnette au canon. Plus loin, la cavalerie ondulait et piaffait d'impatience. Quant aux officiers, ils portaient des costumes splendides. Ils se promenaient ici et là entre les rangs, afin d'encourager les hommes par leurs paroles pleines d'élan patriotique. De la fenêtre, Hubert entendit un général s'adresser à son armée en ces termes :

— Soldats, la Patrie est en danger! L'ennemi menace vos libertés et vos biens! Vos épouses et vos enfants, restés au foyer, comptent sur vous pour que vous fassiez votre devoir en versant votre sang pour votre Roi! Vive le Roi! Vive la Patrie!

Après ces mots enthousiastes, un archevêque vint bénir les troupes.

Du côté adverse, le général en chef prit un porte-voix et s'adressa, lui aussi, à ses hommes :

— Soldats!... Le Roi et chaque habitant de votre pays s'attendent à ce que vous soyez prêts à mourir pour la sauvegarde de votre patrimoine. Je sais que la lâcheté ne peut effleurer le coeur d'hommes aussi fiers que vous! Nous gagnerons parce que nous sommes les plus courageux, et parce que Dieu est avec nous...

— Vive le Roi! Vive le Roi!, crièrent les milliers de poitrines des deux armées.

On fit ensuite distribuer une triple ration

d'alcool pour fouetter le courage des combattants.

Pendant ce temps, les deux souverains s'acharnaient à régler le conflit sans effusion de sang.

— Mon cher cousin, disait l'un, vos revendications sont insoutenables! Voulez-vous du sucre?... Oui, vous abusez. Cette province me revient de droit!

— Je proteste! Je proteste énergiquement, cher cousin! répondit l'autre. Et je vais être obligé, à mon grand regret, d'utiliser la force...

— Eh bien, puisque vous me menacez, allez-y! Tirez le premier!

— Eh bien, soit! Qu'on avertisse mon chef d'État-major!

Un officier de liaison partit aussitôt, et Hubert le vit rejoindre les officiers supérieurs qui circulaient majestueusemnt entre les lignes. Aussitôt, ces derniers se retirèrent derrière leur armée respective et ordonnèrent le combat.

Immédiatement, un grondement ininterrompu d'artillerie troubla le calme de ce jour d'été. Les boulets anéantissaient des rangées entières de fantassins qui s'écroulaient dans l'herbe comme le blé sous la faux. Pris de panique, un homme quitta sa ligne de combat pour se mettre à l'abri derrière un gros arbre. Aussitôt, deux cavaliers le rejoignirent et lui tranchèrent la tête, pour donner un exemple aux autres. Aucun autre soldat n'imita le pauvre malheureux.

— Mon cher cousin, demanda l'un des rois, voulez-vous une autre tasse de thé? Je ne vous offre pas d'olives, je sais que vous souffrez de l'estomac! Cependant, seriez-vous prêt à faire un geste de bonne volonté...

— Sire, nous avons deux mille soldats tués, annonça un officier, arrivé au galop. Mais le roi n'entendit rien : il venait de se brûler au contact de la théière.

— Cher cousin, je ne comprends pas votre acharnement à vouloir annexer cette province qui me revient de droit...

Dans la plaine, les généraux en chef faisaient passer la cavalerie à l'action. Dix mille cavaliers en uniforme bleu se jetaient sur neuf mille cinq cents hommes vêtus de jaune. Les sabres étincelants perçaient les poitrines.

— Majesté, nous avons maintenant cinq mille tués, annonça une estafette essoufflée.

— Mon cher cousin, je vous en prie; soyez raisonnable! Vous devez renoncer à ces quelques arpents de mauvaise terre...

— Non et non! coupa l'autre roi. Je refuse!...

À l'extérieur, la mêlée devenait effroyable; le carnage indescriptible. Une épaisse couche de cadavres et de blessés recouvrait entièrement l'herbe vert tendre de la vallée. Quand les armes à feu se taisaient pendant quelques courts instants, des milliers de gémissements sortaient de cette masse confuse, comme de l'enfer.

— Encore un peu de thé?

— Sire, nous avons perdu dix mille hommes, murmura un officier de liaison.

— Et l'ennemi? demanda le roi soudain inquiet.

— Autant, Sire!

— Ah bon! répondit le roi rassuré. Nous disions donc, mon cher cousin?

— J'avoue que je ne me souviens plus où nous en étions...

— Peu importe où nous en étions. Vous devez absolument me céder ce territoire. Au nom de notre grand-père commun...

— Ah non, je vous en prie! n'utilisez pas de faux arguments. Ne faites par intervenir les sentiments. C'est presque immoral dans cette circonstance car cette terre me revient de droit...

— Majesté, annonça un messager, l'ennemi nous a tué dix-sept mille hommes; mais que Sa Majesté se rassure, les pertes adverses sont probablement supérieures.

Les yeux rivés sur la vallée, Hubert regardait sans comprendre. Des milliers de fantassins bleus lançaient des assauts continuels et meurtriers contre une colonne de plusieurs milliers d'adversaires rouges. Pour atteindre l'ennemi, les "bleus" étaient obligés d'escalader une montagne de morts et de blessés. À chaque assaut, les difficultés augmentaient car de nouvelles couches de morts s'accumulaient. Les blessés mouraient vite, étouffés par les nombreux cadavres.

— Écoutez, cher cousin; vous connaissez mon entêtement! Je suis prêt à lutter jusqu'au dernier de mes hommes si vous vous obstinez! Je sacrifierai toute mon armée pour garder cette province!

Vexé de la décision de son parent, l'autre fit venir son chef d'État-major et lui parla à voix basse, de façon à n'être pas entendu de son cousin. Hubert, toujours invisible, s'approcha davantage sans éveiller l'attention de personne.

— Ça se passe bien? demanda le roi à voix très basse.

— Très bien, Sire.

— Les pertes ne sont pas trop lourdes?

— Assez, Sire; nous en sommes à vingt-cinq mille morts. À peu près comme l'ennemi...

— Il faut faire un dernier effort. Faites distribuer une double ration d'eau-de-vie à ma garde personnelle pour les envoyer à l'assaut! C'est une troupe d'élite; elle devrait faire pencher la balance en notre faveur! D'ailleurs, vous avez intérêt à vaincre! Si vous perdez, vous mourrez. Pour ce qui est du Régiment de Cirey qui a refusé de monter en ligne, fusillez une section sur dix! De l'énergie, que diable!

Hubert examina de nouveau les troupes par la fenêtre de la tente royale. Elles s'exterminaient avec un surcroît de fureur.

— Mon cher cousin! Je dois vous dire que je n'ai jamais encore rencontré quelqu'un de

plus têtu que vous! Nous devrions donc partager la province en deux, et le tour sera joué...

— Parfaitement d'accord! J'étais sûr que vous céderiez! Le thé possède une grande vertu d'apaisement! Marché conclu! Je considère que c'est une grande victoire pour moi!

— Pardon! Pardon! Ne vous y trompez pas; nous seuls pouvons nous considérer comme les véritables vainqueurs! D'ailleurs il était temps que nous nous mettions d'accord, le combat semble diminuer d'intensité.

— Eh bien, je propose de signer le cessez-le-feu immédiatement. Il entrera en vigueur dans une heure!

Mais lorsque le cessez-le-feu entra effectivement en vigueur, les combats avaient cessé, faute de combattants. On n'entendait plus que des coups de feu épars. Des blessés, en dépit de leurs blessures, déchargeaient avec courage leurs armes les uns sur les autres, pour participer à la victoire, à leur façon.

Les deux rois décidèrent de rester sur place deux ou trois jours pour rédiger le traité de paix.

* * *

Le même soir, Hubert vit des voleurs se glisser sur le champ de bataille pour détrousser les morts et les blessés. Comme les gémissements troublaient la belle nuit étoilée d'été, les rois, frappés de pitié, envoyèrent des coutilliers

armés de miséricordes — couteaux longs pour achever les blessés — afin d'abréger les souffrances des mourants.

En observant le magma informe de morts et de blessés grouillant et gémissant, Hubert pensa aux centaines de milliers d'orphelins et de veuves qui allaient pleurer la mort d'un père ou d'un mari...

Quelques jours après, le champ de bataille était devenu parfaitement silencieux. Dans le ciel tournoyaient des vautours, et sur terre les voleurs s'enfuyaient, les poches remplies d'objets précieux.

— Pouah! Quelle puanteur! s'écrièrent les deux monarques, le matin suivant. Il est grand temps de partir! L'odeur devient insupportable!

Ils quittèrent le champ de morts en jetant un oeil dégoûté vers tous ces cadavres.

Pris d'une intense pitié, Hubert pensa au pouvoir de la baguette magique. Il ne pourrait émettre qu'un seul voeu.

Tant pis! Il se débrouillerait! Il brandit la baguette en direction du champ de bataille et se mit à hurler :

— Macajavaj! Levez-vous! Debout les morts! Si vous me promettez de ne plus jamais faire la guerre, je vous rends la vie et la santé! Debout les morts! Macajavaj! Rentrez chez vous! Allez aimer vos femmes et chérir vos enfants! Macajavaj!...

Partout les morts se levaient, lentement,

comme abrutis par un long sommeil : dragons, carabiniers, grenadiers, hussards, cavaliers démontés et cuirassiers. Avant de partir, ils se baissaient pour ramasser, qui une arme ou une musette, qui un casque, un shako ou un sabre... et ils s'en allaient, tête basse, encore tout engourdis par la mort.

Lorsque le dernier eut pris, à petits pas, le chemin du retour, Hubert décida qu'il en avait assez vu. Il regarda sa baguette magique qui ne pouvait plus lui être d'aucune utilité; et il partit à pied vers le port de mer.

Son voyage dura des mois. Lorsqu'il fut de retour dans son cher Canada, la beauté des batailles ne le faisait plus rêver. Il écrivit ce petit mot au Père Noël :

Cher Père Noël,

Je suis un peu grand maintenant pour vous écrire, mais il fallait que je vous retourne la baguette magique. Merci pour tout, cher Père Noël. Grâce à vous j'ai acquis la sagesse.

Hubert

Ogopogo


DUPAS

Ogopogo

Si vous visitez la Colombie britannique, il ne faut pas manquer de venir admirer le magnifique lac Okanagan, incrusté dans le plateau du Fraser comme une pierre précieuse. La terre et le ciel s'y marient dans des tons or, émeraude et ocre. C'est là, plus précisément à la pointe Squally, que vit le gentil monstre marin, Ogopogo. Aujourd'hui vous pouvez vous y baigner sans danger, car ce serpent géant se nourrit seulement de poissons et de crabes.

Lorsque les colons blancs vinrent s'installer dans cette région, bénie des dieux par un climat favorable à la culture des fruits, Ogopogo apprit — on en sait trop comment — que les Blancs célébraient la fin de l'année, par des cérémonies religieuses et des banquets. N'étant pas si stupide, le monstre voulut lui aussi tirer parti de ces fêtes. N'était-il pas un dieu, un dieu de l'onde?

Alors qu'il se nourrissait habituellement de poisson, il décida de banqueter à son tour. Il exigea une offrande annuelle de la part des colons : cinq jeunes filles et cinq jeunes garçons pour lui permettre de saluer dignement l'arrivée de l'hiver. Pourquoi lui a-t-on obéi aussi aveuglément? Les habitants de la pointe

Squally auraient dû refuser catégoriquement mais, malheureusement, ils étaient divisés en deux groupes opposés l'un à l'autre : ceux qui n'avaient pas d'enfants étaient prêts à se soumettre aux exigences d'Ogopogo. Ils pensaient que, si on lui refusait ces dix jeunes personnes chaque année, le monstre exigerait quelque chose qui, peut-être, les menacerait personnellement. Par contre, ceux qui avaient des enfants se montraient tout à fait hostiles à ce sacrifice humain.

D'ailleurs, ce n'était pas la seule chose étrange de cette région. Les ânes du pays — il n'y avait pas encore de chevaux —, sans doute influencés par les hommes, s'étaient divisés en deux groupes. Les uns, allant au pas, au trot ou au galop, circulaient toujours à la droite des chemins, comme les Français; et les autres, à gauche, comme les Anglais. Impossible de les faire avancer autrement!

Le problème semble insignifiant à première vue mais si on l'examine de plus près, on se rend compte qu'il y a vraiment de quoi créer d'insolubles difficultés de circulation. À l'époque, les sens uniques n'avaient pas encore été inventés. Imaginez-vous, lorsque deux ânes se trouvaient face à face, l'un voulant circuler dans un sens et vice versa. Aucun ne voulait céder le passage! Par fierté, entêtement ou encore par bêtise... Leurs maîtres, au moins, finissaient par se mettre d'accord après d'interminables palabres et parfois même des coups.

Cependant, les ânes ne voulaient rien entendre. Ils se laissaient mourir sur place plutôt que de céder le passage. Leur maître les traitait de tous les noms mais rien n'y faisait. Des politiciens avaient essayé de croiser des ânes de chaque clan espérant que les rejetons accepteraient de circuler un peu plus facilement, mais cela n'avait pas réglé le problème. Au bout de quelques années, ils finissaient par choisir l'un des deux groupes et ne voulaient plus en démordre.

Chez les jeunes de la région vivaient un garçon et une fille nommés Hubert Morgan et Hélène d'Arcy. Ils étaient tous les deux extrêmement fiers de leur nom. Le premier parce que son ancêtre corsaire avait réussi à voler des centaines de caisses d'or aux Espagnols, et l'autre parce que son arrière-arrière-arrière grand-mère était une fille naturelle du Roi Louis XV. Hélène et Hubert s'aimaient beaucoup. Un bel avenir les attendait : Hubert ouvrirait un magasin général et Hélène serait l'heureuse mère de ses enfants.

Un jour, une affreuse nouvelle vint les jeter dans le désespoir le plus profond : le Conseil Municipal les avait choisis, lui et Hélène, pour faire partie du groupe des dix jeunes gens qui permettraient à Ogopogo de bien fêter la fin de l'année. C'est toujours dans les moments d'accablement que la véritable grandeur se manifeste. Hélène fit preuve d'une magnifique force d'âme.

On savait depuis longtemps que le terrible Ogopogo avait une gueule énorme, si énorme qu'il pouvait croquer jusqu'à trois personnes en même temps! Hélène réfléchit et se dit que si chaque groupe pouvait former une grappe solide, une boule de cinq personnes, le monstre marin ne pourrait jamais les avaler. Cependant il y avait un problème sérieux à résoudre : sous l'eau, le serpent géant avait l'avantage de pouvoir respirer sans difficulté, tandis que les jeunes ne pourraient retenir leur respiration plus de deux minutes. La bête n'aurait qu'à attendre que la «boule» se défasse, lorsque les jeunes iraient respirer à la surface, pour les croquer l'un après l'autre. Il fallait trouver un moyen pour rester en boule jusqu'à ce que Ogopogo s'épuise et renonce à son plantureux réveillon.

— Il faut absolument trouver une façon de respirer sous l'eau, dit Hubert.

Hélène et son ami cherchèrent longtemps. Ils se mirent à confectionner des cagoules en papier huilé, mais l'eau y pénétra presque aussitôt. Ils essayèrent de retenir leur respiration le plus longtemps possible, mais sans jamais parvenir à dépasser trois minutes. Une sorcière de la région leur conseilla même de manger des poires vertes; malheureusement, en décembre il n'y en avait plus. Un autre fut d'avis de s'habiller en rouge et vert, les couleurs du monstre. De cette façon, il penserait avoir affaire à ses enfants et il ne les mangerait pas. On

pensa même à faire avaler au monstre un mannequin rouge et vert : il en aurait autant de plaisir qu'une cuisse de porc! Que faire pour réussir?

Finalement, Hélène trouva la solution la plus efficace. Il suffirait de placer au centre de la grappe humaine un énorme ballon d'air qui deviendrait un excellent flotteur pour le groupe. Ainsi la boule composée de personnes resterait à la surface et ceux qui seraient hors de l'eau pourraient respirer à loisir; les autres, en tournant, seraient placés de façon à respirer de l'air frais. On essaya la technique et elle se révéla excellente.

Le jour du sacrifice arriva. Hélène et Hubert préparèrent leurs groupes et leur ballon d'air au bord du rocher. Quelques mètres plus bas, dans le lac couleur émeraude, attendait Ogopogo, sa grosse tête verte et rouge hors de l'eau. Son énorme gueule, garnie de grosses lèvres, s'ouvrait largement, laissant entrevoir de longues dents jaunes et, tout au fond, le trou sombre et menaçant du gosier.

— C'est effrayant, s'écrièrent les jeunes donnés en sacrifice.

— Gardez confiance. Si nous restons bien unis, le monstre ne peut rien contre nous.

Autour d'eux une foule immense attendait que le sacrifice soit consommé. Certains priaient, d'autres parlaient à voix basse, heureux d'être épargnés et de faire encore partie du nombre des vivants.

— C'est l'heure! Il faut sauter! cria soudain un fonctionnaire. Le maire et les conseillers municipaux poussèrent les deux grappes humaines à l'eau. Les deux «plouf» firent sursauter Ogopogo qui rêvait en regardant d'un oeil gourmand la foule énorme des spectateurs. Le troupeau humain grandissait, le monstre pourrait exiger un sacrifice plus grand l'an prochain : dix garçons et dix filles! Hum! Hum! La perspective d'un tel banquet lui mettait l'eau à la bouche.

Aussitôt que les jeunes entrèrent dans l'eau, Ogopogo se précipita sur eux, gueule ouverte. La boule rebondit de ses lèvres rembourrées et les dents du monstre se refermèrent dans le vide avec un énorme «clac»! Surpris et vexé, le serpent géant s'approcha de nouveau, la gueule grande ouverte. Il avait du mal à voir devant lui tant il ouvrait la bouche; et il devait détourner un peu la tête afin d'apercevoir sa proie. Il posa ses lèvres charnues contre la grappe humaine et avança... constatant que la boule reculait sous sa poussée. Il essaya alors de retrousser les lèvres et d'allonger les dents comme le font les chevaux pour saisir une victime. Impossible!

Pris d'une fureur subite devant son impuissance, Ogopogo se précipita, fou, contre les grappes humaines, frappant tantôt l'une, tantôt l'autre, avec une colère déchaînée. Les coups violents projetaient les groupes hors de l'eau tel des ballons de plage. Rien à faire! Les jeunes tenaient bon.

Hubert et Hélène encourageaient sans cesse leurs coéquipiers.

— Tenez bon! Il se fatigue! Il va bientôt abandonner... si un seul lâche, nous sommes perdus. Tenez bon...

Après s'être démené pendant dix bonnes minutes, le monstre marin essoufflé s'enfuit dans sa grotte, au fond de l'eau, pour bouder et cacher sa honte. Il avait suffi que les hommes refusent de lui obéir pour que le monstre perde son prestige et son autorité.

C'est souvent le cas avec des tyrans.

Depuis ce temps, Ogopogo se contente de poissons et de crustacés pour toute nourriture.

Aujourd'hui tout le monde l'aime bien et on vient le voir de très loin. Si vous passez à la pointe Squally, ne manquez pas de le visiter! Ça lui fera sûrement plaisir!

Typographie et impression
Techmedia Services Inc.
Saint-Boniface, Manitoba

Table des matières

Première partie

Deuxième partie

Publications des Éditions des Plaines

1. **Pour l'enfant que j'ai fait**
Maria Chaput-Arbez
2. **Manie Tobie: femme du Manitoba**
René Juéry
3. **Histoire de la nation métisse dans l'Ouest canadien**
Auguste-Henri de Trémaudan
4. **Poésies religieuses et politiques**
Louis "David" Riel
5. **De ta soeur, Sara Riel**
Mary Jordan
6. **Le petit dinosaure d'Alberta**
Nadine MacKenzie
7. **Les va-nu-pieds**
Madeleine Laroche
8. **Le rideau se lève au Manitoba**
Annette Saint-Pierre
9. **Touti, le moineau**
Geneviève Montcombroux
10. **Un voyageur des pays d'En-Haut**
Georges Dugas
11. **Le livre des marges**
Roger Léveillé
12. **Changements de tons**
Alexandre-L. Amprimoz
13. **La petite jument blanche**
Yvonne et Roger Lagassé
14. **Une bagarre très politique**
Rosemarie Bissonnette
15. **Les manigances d'une bru**
Roger Legal et Paul Ruest
16. **Les Deux frères**
Gilles Valais
17. **Un sourire dans la tempête**
Maurice Constantin-Weyer
18. **La fille bègue**
Annette Saint-Pierre
19. **Les trois pommes d'or**
Yvonne Lagassé
20. **Maurice Constantin-Weyer**
Roger Motut
21. **Le premier rodéo**
Nadine MacKenzie
22. **Maurice Dufault, sous-directeur**
Marguerite-A. Primeau
23. **Pièces en un acte**
André Castelein de la Lande
24. **Pensées**
Claude Blanchette
25. **La Métisse**
Jean Féron
26. **Manito et Jéronimo**
Maurice Deniset-Bernier
27. **Tezzero**
Geneviève Montcombroux
28. **Extraits**
Roger Léveillé
29. **La forêt**
Georges Bugnet
30. **Mots d'hier, mots d'aujourd'hui**
Liliane Rodriguez
31. **French in the West/**
Les Franco-Canadiens dans l'Ouest
Grant MacEwan
32. **Louis, fils des Prairies**
Noëlie Palud-Pelletier
33. **Riel**
Charles Bayer et E. Parage
34. **Sauvage-Sauvageon**
Marguerite-A. Primeau
35. **Georges Bugnet, homme de lettres canadien**
Jean Papen
36. **Le coupeur de têtes**
Nadine MacKenzie
37. **Vie et souvenirs d'un prêtre-soldat**
Marcel Dacquay
38. **La ménagerie**
Jocelyne Villeneuve
39. **Les contes de mon patelin**
Jean Parizeau
40. **Les deux soeurs**
Gilles Valais
41. **À l'écoute des Franco-Manitobains**
Antoine Gaborieau
42. **Dans la terre promise**
Jean Féron et Jules Lamy
43. **Un héros malgré lui**
Marcel Durieux
44. **Avec plus ou moins de rire**
Maurice Constantin-Weyer
45. **Le Sorcier**
Yvonne et Roger Lagassé
46. **L'Ouest en nouvelles**
En collaboration
47. **Toba veut voler**
Diana et Robert Freynet
48. **Un rêve français dans le peuplement de la Prairie**
Robert Painchaud
49. **Sans bon sang**
Annette Saint-Pierre
50. **Légendes manitobaines**
Louisa Picoux et Edwidge Grolet
51. **A B C poétique**
Pierre Mathieu
52. **Un baluchon d'aventures**
En collaboration
53. **Contes de Noël**
Jocelyne Villeneuve
54. **Le zoo enchanté**
Pierre Mathieu
55. **L'aventure de Michel**
Tatiana Arcand
56. **Nipsya**
Georges Bugnet
57. **Le Totem**
Marguerite A. Primeau

Francis découvre avec émerveillement qu'il peut facilement s'approprier la somme de quatre millions de dollars sans que personne ne s'en rende compte. Le vol parfait! Mais... sa conscience veille. En lui se livre un violent combat entre le Bien et le Mal.

Caron, modeste veilleur de nuit, a la chance de laisser éclater sa révolte contre le mépris dont il est victime.

Ken sauve la vie de son grand-père en dépit d'une tradition impitoyable.

Réal croyait avoir découvert le bonheur en vivant éternellement mais...

Ami, si tu veux rêver, en compagnie de personnages qui racontent leur histoire, si passionnante et si humaine à la fois, assieds-toi devant un bon feu de camp ou dans le silence d'une bibliothèque, et laisse-toi emporter par la magie de l'imagination.

